

*Articoli/2*

## ***Phénoménologie de la femme philosophe 'agrée'***

**Émilie Du Châtelet et Laura Bassi\***

Elena Muceni  0000-0002-3777-8946

Articolo sottoposto a *double-blind peer review*. Inviato il 17/06/2024. Accettato il 22/07/2024.

### **PHENOMENOLOGY OF THE 'ACCREDITED' WOMAN PHILOSOPHER: ÉMILIE DU CHÂTELET AND LAURA BASSI**

The aim of this study is to provide an overview of the emergence, in the 1730s, of the figure of the 'accredited' woman philosopher, by examining the exogenous factors and endogenous impulses that enabled two pivotal figures of the first half of the eighteenth century, Émilie Du Châtelet (1706-1749) and Laura Bassi (1711-1778), to be publicly recognised as philosophers. The article adopts an approach that is both analytical and comparative, juxtaposing not only the biographies (education and early philosophical training) but also some of the theories of these two scholars. In fact, the overlap of their interests allows the author to draw a picture of correspondences and discordances concerning their method and certain aspects of their epistemological conceptions.

\*\*\*

L'esprit philosophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans [...] Nous sommes au temps, j'ose le dire, où il faut qu'un poète soit philosophe, et où une femme peut l'être hardiment<sup>1</sup>.

En 1736, Voltaire annonce prophétiquement par ces lignes de l'*Épître de l'Alzire* – où retentit un hommage vibrant à sa compagne d'études et de vie de l'époque –, l'entrée dans l'ère où devient culturellement et socialement admissible un nouveau paradigme féminin, celui de la 'femme philosophe' à part entière. Si le nombre des femmes de l'époque moderne qui se sont activement adonnées à

\* Nous signalons aux lecteurs que dans cet article nous avons adopté l'orthographe dite «rectifiée» ou «recommandée».

<sup>1</sup> Voltaire, *Alzire: ou les Américains*, Amsterdam 1736, p. viii.

la philosophie est loin d'être négligeable<sup>2</sup>, il est indéniable que dans cette sous-histoire du genre qu'est l'histoire des femmes philosophes, un tournant crucial s'est produit dans les années 1730<sup>3</sup>: c'est à ce moment, en effet, qu'une 'carrière' dans la philosophie devient possible pour une femme<sup>4</sup>.

La présente étude entend offrir un aperçu et proposer des éléments de compréhension de ce tournant, à travers l'examen des facteurs exogènes et des élans endogènes qui ont permis à deux figures charnières de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, Émilie Du Châtelet (1706-1749)<sup>5</sup> et Laura Bassi (1711-1778)<sup>6</sup>, d'éclorre à elles-mêmes et au monde en tant que philosophes. Hypostases du paradigme de la femme philosophe «agrée», à leurs propres yeux et aux yeux des autres – hommes et femmes –, ces deux savantes ont vu leurs noms imprimés

---

<sup>2</sup> Et ne cesse de s'accroître, grâce aux recherches en cours sur la participation des femmes à la culture philosophique. Signalons, en particulier, un projet actuellement en cours, basé à l'Université de Exeter et dirigé par la professeure Helena Taylor, qui vise à retrouver et mettre en exergue des contributions, dans le domaine de la philosophie naturelle, par des femmes anglaises, françaises, italiennes et néerlandaises: «Cultures of Philosophy: Women Writing Knowledge in Early Modern Europe».

<sup>3</sup> On peut aussi noter que si des apologies historiques des dames – tel que l'*Historia mulierum philosopharum* de Gilles Ménage (Lyon 1690) – avaient paru plus tôt, c'est dans les années 1730 que le genre des *Dictionnaires* des femmes illustres commence véritablement à s'affirmer, comme l'indique N. Pellegrin, *Le polygraphe philogyne, à propos des dictionnaires de femmes célèbres au XVIII<sup>e</sup> siècle* dans Rotraud von Kulessa (éd.), *Études féminines / gender studies en littérature en France et en Allemagne*, Freiburg 2004, pp. 63-82.

<sup>4</sup> Dans l'acception large du terme, comme obtention d'un statut «permanent» d'interlocuteur pour d'autres scientifiques-philosophes, pas forcément associé à une place au sein d'une institution. Concernant le progrès des femmes dans les universités européennes, nous signalons une l'étude récente et très bien renseignée: D. de la Croix et M. Vitale, *Women in European academia before 1800 – religion, marriage, and human capital*, «European Review of Economic History», 27, 2023, pp. 506-532.

<sup>5</sup> Émilie Du Châtelet a désormais été introduite par l'historiographie dans le «canon» philosophique, grâce aussi aux rééditions et éditions critiques de ses ouvrages. Un inventaire qui embrasse l'ensemble de la bibliographie actuellement disponible (mis à jour en 2022) sur Émilie Du Châtelet est disponible sur le site du centre international d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle: [https://c18.net/edc/aedc\\_pages.php?nom=bib\\_1](https://c18.net/edc/aedc_pages.php?nom=bib_1).

<sup>6</sup> Diversement d'Émilie Du Châtelet, Laura Bassi, malgré la vague d'intérêt que sa figure a suscitée dans les années 1990, n'a pas encore franchi le seuil du temple de la gloire, et ce aussi parce que les rares textes qui documentent directement ses recherches, tous en latin, n'ont pas été traduits et réédités jusqu'à une date très récente. Nous avons offert une transcription avec traduction italienne du manuscrit du cours inaugural de son enseignement (E. Muceni, *Una ragazza in cattedra: la prolusione di Laura Bassi*, «Rivista di storia della filosofia», 2, 2023, pp. 299-342; une version en français est à paraître dans une anthologie dirigée par Anne-Lise Rey, *Philosophies: féminin pluriel – Anthologie des femmes philosophes*, Paris 2025) et nous avons récemment achevé l'édition de sa première *lectio ordinaria* (à paraître: *La passione della libertà: la lectio ordinaria di Laura Bassi*, «Rivista di storia della filosofia», 2, 2025) – travail indispensable, il nous semble, pour permettre une connaissance moins anecdotique de sa figure et pour apprécier analytiquement sa contribution en tant que philosophe. L'ensemble des sources directes sur le travail de Bassi, ainsi que des références à la bibliographie actuellement disponible sur elle, peuvent être repérées en ligne, à la fin de notre article pour l'«Archivio delle filosofe»: <https://www.openstarts.units.it/entities/publication/8b846eab-f0db-48db-a471-ca37e66e4590/details>. À l'heure actuelle, l'étude la plus complète et détaillée sur cette femme philosophe est encore celui de B. Ceranski, «Und sie fürchtet sich vor niemandem» *Die Physikerin Laura Bassi (1711-1778)*, New-York-Frankfurt 1996.

et leurs images gravées sur des ouvrages «scientifiques» contemporains et ont pu atteindre un public, en réussissant ainsi l'exploit de passer du statut d'élèves (*discentes*) à celui d'enseignantes (*docentes*). Elles ont donc été capables, sinon de neutraliser, du moins de contourner individuellement cette «force invincible» – ancêtre du 'plafond de verre' empêchant les femmes d'être actrices de la culture et du savoir – qui, dans les mots d'Émilie Du Châtelet, arrêtaient «en deçà de la barrière» «ces créatures dont l'entendement paraît en tout si semblable à celui des hommes»<sup>7</sup>.

Pour cerner le phénomène incarné par ces deux figures d'exception, nous allons adopter une démarche en même temps analytique et comparative qui n'est pas sans rappeler le canevas d'un texte phare dans la littérature sur les femmes des Lumières (et, plus en général, sur l'histoire des femmes) l'*Émilie, Émilie* d'Élisabeth Badinter<sup>8</sup>. Cet essai pionnier pointait les projecteurs sur deux personnalités jusqu'alors «cachées», comme le veut l'adage, «derrière de grands hommes»: Émilie Du Châtelet, jusqu'alors observée à travers le prisme de son statut de compagne – ou, pire, de maîtresse – de Voltaire, et Louise d'Épinay, bienfaitrice et amie de Rousseau et compagne de Grimm. Délivrées de cette moule historiographique qui les resserrait dans le rôle d'*ancillae* et de miroirs de leurs fréquentations masculines, l'étude relisait les biographies et les œuvres de ces femmes de lettres comme l'expression d'une passion d'affirmation de soi, en dépit des limites imposées de l'extérieur, désignée par le mot d'«ambition».

En impliquant de nouveau Émilie Du Châtelet dans une comparaison au féminin, mais avec Laura Bassi, une savante de sa génération qui partage ses intérêts scientifiques, nous allons reparcourir certaines étapes de l'itinéraire tracé par Badinter. Étant donné la proximité des spécialisations de ces deux figures, nous allons conduire, de surcroît, une expérience inédite – et rarement tentée avec deux femmes philosophes modernes – en faisant dialoguer leurs vues théoriques. Bien que l'on ne puisse accéder aujourd'hui qu'à une partie des travaux philosophiques et scientifiques d'Émilie Du Châtelet, et malgré la rareté des documents sur l'activité d'enseignement et de recherche de Laura Bassi, le recoupement de leurs intérêts permet d'ébaucher un tableau des correspondances et des discordances, du moins autour de certains aspects de leurs conceptions épistémologiques.

### **1. Femme philosophe au début du XVIII<sup>e</sup> siècle: un oxymore ontologique, une impossibilité sociale**

Au vu du thème du volume qui accueille cette étude, nous tiendrons pour acquis le problème des discriminations culturelles et sociales imposées au genre féminin à l'époque moderne, que nous évoquerons uniquement pour argumenter notre interprétation des trajectoires existentielles de Du Châtelet

<sup>7</sup>É. Du Châtelet, *La Favola delle api*, E. Muceni (éd.), Bologna 2020, p. 54.

<sup>8</sup>É. Badinter, *Émilie, Émilie ou l'ambition féminine au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris 1983.

et de Bassi comme un enchaînement d'initiatives et de circonstances qui ont permis de forcer un destin social typiquement féminin, réfractaire à la notion-même de femme philosophe.

«On ne naît pas femme: on le devient», écrivait Simone de Beauvoir en 1949 – contestée et critiquée depuis par ses propres épigones. Et philosophe ? Naît-on philosophe, ou le devient-on ? L'exemple des femmes qui se sont frayé un chemin dans le domaine de la philosophie au XVIII<sup>e</sup> siècle fournit une réponse incontestable: si des circonstances exceptionnelles sont bel et bien nécessaires pour le devenir, néanmoins, on naît philosophe. On ne peut autrement expliquer l'effort humain, ou plutôt surhumain, déployé par ces savantes, pour démontrer par leur propre exemple que l'expression «femme philosophe» n'était pas un oxymore, contrairement aux croyances sur la nature de la femme enracinées dans la culture moderne.

L'axiome concernant l'altérité radicale des genres, interprétation largement dominante en la matière au siècle des Lumières, entraînait deux corollaires fondamentaux: d'abord que «on naît» femme et, deuxièmement, que les femmes ne naissent, ni peuvent devenir, philosophes. Les gênes, pour utiliser un anachronisme, associaient à l'individu de sexe féminin un destin social – recouvrir le rôle d'épouse, d'un homme ou de Dieu, de mère et de maîtresse de maison; cela convenait avec les postulats établissant que les qualités de sa chair, sa complexion physique et son tempérament dépossèderaient la femme, tout au long de son existence, de certains talents et de certaines facultés de l'esprit. Dans le cadre de l'ainsi dite querelle des femmes, depuis le XV<sup>e</sup> siècle déjà, des narrations de nature différente – politique, scientifique, religieuse et morale – nourrissaient et fondaient la certitude que l'usage de la raison et l'action publique n'étaient pas du ressort des femmes et étaient incompatibles avec leurs capacités limitées. Certes, au XVIII<sup>e</sup> siècle, cette incompatibilité et l'interdiction qui en découle est prononcée de manière plus ou moins assertive et stricte, selon l'attitude particulière envers le beau sexe de ceux qui la prononcent ou qui s'intéressent à la question<sup>9</sup>: on va de l'*Imperfection des femmes*<sup>10</sup>, jusqu'à des ouvrages foncièrement philogynes, tels que les premiers dictionnaires des femmes illustres. Cependant, la défense n'est jamais levée entièrement et sans condition, car même ceux qui combattent contre l'argument de l'infirmité et de l'infériorité intellectuelle de la femme n'osent pas déroger aux exigences de la morale (dans l'acception politique du terme). Que le savoir ne soit, ou ne devienne pas, pour les femmes, l'ennemi du devoir<sup>11</sup> c'est la clause à laquelle ne peuvent renoncer même ceux qui

---

<sup>9</sup> Une liste d'ouvrages français du XVIII<sup>e</sup> siècle qui prennent position dans le cadre de la querelle des femmes a été publiée en ligne (dernière mise à jour en 2019) par Éliane Viennot: <https://www.elianeviennot.fr/Querelle/Querelle-corpus18.html>.

<sup>10</sup> [s.n], *L'Imperfection des femmes, tirée de l'écriture sainte et de plusieurs auteurs*, Menage, Chez Jean trop tôt marié [!], 1736 et 1740.

<sup>11</sup> Ce principe est plusieurs fois repris et développé dans les contributions qui se rangent contre l'opportunité d'ouvrir aux femmes l'accès aux études supérieures réunies dans les *Discorsi accademici di vari autori viventi*, Padova, 1729. Une partie de ces discours avaient été prononcés lors d'une dispute académique organisée en 1723 à l'Académie de Ricovrati de Padoue par

jouissent, dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une réputation d'amis du beau sexe, tels que Giovanni Niccolò Bandiera<sup>12</sup>, ou même Voltaire, qui précise, dans ce même texte célébrant et annonçant l'essor de la femme philosophe cité au début: «une femme qui abandonnerait les devoirs de son état pour cultiver les sciences serait condamnable, même dans ses succès»<sup>13</sup>.

C'est dans ce contexte que les vicissitudes scientifiques de Laura Bassi et de Mme Du Châtelet – et notamment le fait que la première fut nommée professeure de *philosophia universa* à l'université de Bologne (alors appelée *Studio*) en 1732, et qu'une dissertation de la marquise parut dans une publication de l'Académie des sciences de Paris, en 1739 – acquièrent la valeur de véritables exploits.

## 2. Des vies étrangères, des chemins entrelacés

«Non verra dunque mai il bel giorno nel quale jo potero radunare insieme la signora Bassi col la signora du Chastelet?» – Ne viendra-t-il donc jamais le jour heureux où je pourrai voir réunies Madame Bassi avec Madame Du Châtelet ? Ainsi soupirait Voltaire dans une lettre écrite à Bassi le premier mars 1745, au lendemain de son admission (en janvier) à l'Académie des sciences de Bologne. En guise de remerciement à la professeure, qui lui avait mis le pied à l'étrier dans cette circonstance, le poète s'essaie à une langue qui n'est pas la sienne<sup>14</sup> pour griffonner des vers – où résonne l'esprit de l'*Épître* de l'*Alzire* – qui la porteraient ainsi:

Che gli ingegni femminili, e gli usi  
tutti sprezzò sin da l'eta piu acerba  
a j lavori d'aracnè a l'ago, a i fusi  
inchinar non degnò la man superba.

L'espoir de Voltaire de voir un jour réunis les «prophètes» avec le Messie – du newtonianisme ? De la femme philosophe ? L'image est cryptique – et de crier «faciamus hic tria tabernacula»<sup>15</sup> devait être déçu: la *filosofessa* de

---

Antonio Vallisneri. Parmi ces contributions, nous signalons une dissertation latine signée par Maria Gaetana Agnesi, âgée de 11 ans au moment de la publication.

<sup>12</sup> G. N. Bandiera, *Trattato degli studi delle donne*, Venezia, 1740. L'ouvrage, qui faillit être mis à l'index, affirme que les femmes sont capables de tout genre d'étude, et qu'elles devraient s'y consacrer, si cela est compatible avec leur rang social et si cela n'entre pas en conflit avec leurs devoirs de mères et d'épouses. Dans l'ouvrage, Bandiera mentionne Bassi (avec Cornaro Piscopia), dont il était un correspondant. Nous rédigeons actuellement une étude sur l'extrait de lecture de ce texte (très libre) réalisé par Jean-Jacques Rousseau dans le cadre des travaux préparatoires pour la rédaction de l'ouvrage *Des Femmes* de Mme Dupin.

<sup>13</sup> Voltaire, *Alzire*, p. 5.

<sup>14</sup> Mais qu'il utilise volontiers, comme on sait, quand il s'adresse aux dames, pour les flatter (par exemple avec Mme Dupin, ou, plus tard, régulièrement, avec sa nièce et dernière compagne Mme Denis).

<sup>15</sup> «Non verra dunque mai il bel giorno nel quale jo potero radunare insieme la signora Bassi col la signora du Chastelet? e gridare tra loro, faciamus hic tria tabernacula?» (*ibid.*) La citation vient de l'Évangile de Marc (9: 4), qui décrit l'apparition des prophètes Elie et Moïse venus parler avec

Bologne et *Madame Newton* ne se sont jamais retrouvées dans la même pièce. Des cohabitations virtuelles, en revanche, ont été rendues possibles par leurs admirateurs: les deux dames, avec les portraits respectifs<sup>16</sup>, se côtoient dans la galerie de Brucker, *Bildersal heutiges Tages lebender [...] Schriftsteller*<sup>17</sup>; elles partagent les pages du *Newtonianismo per le dame* de leur ami commun Algarotti, où elles figurent respectivement sur le frontispice, comme auditrice/interlocutrice virtuelle des dialogues (Du Châtelet)<sup>18</sup>, et comme la «Bolognese filosofessa»<sup>19</sup>. Elles ont, par ailleurs, bénéficié toutes les deux du privilège d'être reçues membres honoraires de l'Académie des sciences de Bologne – Bassi dès 1732<sup>20</sup> et Du Châtelet, à nouveau par son entremise, à partir du mois d'avril 1746<sup>21</sup>.

Elles ont aussi eu des amis importants en commun. Après Algarotti, il faut nécessairement mentionner Jean-Antoine Nollet, homme-clé de la divulgation de la physique expérimentale dans les années 1730-1740<sup>22</sup>, plus tard titulaire de la première chaire instituée pour l'enseignement de cette matière<sup>23</sup>: un membre de l'Académie des sciences de Paris qui fut aussi touriste «scientifique» en Italie<sup>24</sup>.

---

Jésus: «Pierre, prenant la parole, dit à Jésus: Rabbi, il est bon que nous soyons ici; dressons trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, et une pour Elie». À qui Voltaire aurait-il assigné le rôle de Jésus dans cet entretien imaginaire ?

<sup>16</sup> Réalisés par Johann Jakob Haid.

<sup>17</sup> Sur l'«intégration» de figures féminines dans ce projet éditorial voir R. Hagengruber, *Relocating Women in the History of Philosophy and Science. Emilie Du Châtelet (1706-1749), Laura Bassi (1711-1778), and Luise Gottsched (1713-1762) in Brucker's Pinacotheca*, in S. Plastina, E. M. De Tommaso (eds.) *Filosofo e scienziate in età moderna*, Pisa-Roma 2019, pp. 123-136; sur cette entreprise éditoriale par rapport à l'iconographie des femmes savantes du XVIII<sup>e</sup> siècle: L. van Deinsen, *Female Faces in the Fraternity. Printed Portraits Galleries and the Construction and Circulation of Images of Learned Women in the Republic of Letters*, in M. Bolufer, L. Guinot-Ferri, C. Blutrach (éds.), *Gender and Cultural Mediation in the Long Eighteenth Century. New Transculturalisms, 1400–1800*, Cham 2024, pp. 123-149.

<sup>18</sup> *Il Newtonianismo per le dame, ovvero dialoghi sopra la luce e i colori*, Napoli [i.e. Venise], s.n., 1737. Le frontispice, gravé par Marco Alvisè Pitteri sur dessin de Giovanni Battista Piazzetta, représente un homme et une dame – qui ressemble à Mme Du Châtelet – qui discutent tout en se promenant dans le parc d'un château que l'on peut identifier, à partir de l'architecture du bâtiment, comme étant celui de Cirey, où la marquise séjournait à l'époque.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>20</sup> Comme Faustina Pignatelli. Voir, sur cette célèbre physicienne napolitaine, P. Nastasi, *I primi studi sull'elettricità a Napoli e in Sicilia*, «Physis», 24, 1982, pp. 237-264; R. Simili, *In punta di penna. Donne di scienza e di cultura fra cosmopolitismo e intimità meridionale*, in *La scienza nel mezzogiorno dopo l'Unità d'Italia*, Napoli 2008, pp. 27-89.

<sup>21</sup> Sur le contexte de cette admission: M. Mazzotti, *Mme Du Châtelet académicienne de Bologne*, in Ulla Kölving et Olivier Courcelle (éds.), *Émilie Du Châtelet, éclairages & documents nouveaux*, Ferney-Voltaire 2008, pp. 121-126. Rappelons que Mme du Bocage et Marguerite Le Compte furent également admises comme membres de cette Académie, respectivement en 1757 et en 1764.

<sup>22</sup> À ce propos, il faut rappeler son incontournable *Programme d'un cours de physique expérimentale*, qui contenait aussi un catalogue et une description des instruments nécessaires pour accomplir les expériences (Paris 1738); ses *Leçons de physique expérimentale* (Paris 1743).

<sup>23</sup> En 1753, au Collège de Navarre.

<sup>24</sup> Voir P. Bertucci, *Viaggio nel paese delle meraviglie. Scienza e curiosità nell'Italia del Settecento*, Torino 2007. Jean-Antoine Nollet connut personnellement Bassi et son mari Veratti lors de son voyage en Italie, en 1749.

Ses instruments ont enrichi les cabinets des amateurs et des chercheurs de toute l'Europe, y compris ceux du château de Cirey et de la maison Bassi-Veratti de via Barberia, à Bologne<sup>25</sup>.

Ces croisements virtuels et indirects restent cependant les seules circonstances où les chemins de ces deux femmes célèbres se sont superposés: en effet, leurs parcours se sont déroulés essentiellement en parallèle, suivant des trajectoires différentes, mais qui ont mené, dans les deux cas, à une reconnaissance publique de leurs travaux et de leurs recherches.

### 3. Devenir femme philosophe à Paris: la formation d'Émilie Du Châtelet

Avec des mots on ne peut plus lucides, Mary Astell avait illustré, dans la préface de la troisième édition de ses *Reflections upon marriage* (1706)<sup>26</sup>, l'anomalie systémique au cœur de l'éducation réservée aux filles:

On consacre beaucoup de temps, de soins, d'attention et d'argent à l'éducation des garçons, rien ou très peu pour les filles. Les premiers sont initiés aux sciences, on leur parle des découvertes anciennes et modernes, ils étudient la littérature et les hommes, reçoivent toutes les sortes d'encouragements imaginables [...] Les secondes sont enfermées, réprimandées et battues, non pour les inciter à l'étude des muses, mais pour les empêcher de s'y consacrer; le rire et le ridicule – épouvantails infailibles – sont utilisés pour les éloigner de l'arbre de la connaissance. Mais si, en dépit de ces difficultés, la nature l'emporte et qu'on ne parvienne pas à les garder aussi ignorantes que leurs maîtres le voudraient, on les regarde comme des monstres, on les censure, on les envie et on les décourage chaque jour<sup>27</sup>.

Pour que la nature intellectuelle d'une femme puisse s'épanouir, il faut donc un environnement exceptionnellement favorable, qui lui offre concrètement des instruments pour développer cette attitude à l'étude et qui, en même temps, reçoive favorablement les manifestations de ce genre de talent. Cela dépend, en un mot, de la condescendance des pères: on pourrait rallonger le fameux dicton cité plus haut, en affirmant que derrière chaque grande femme se cache,

---

<sup>25</sup> Une comparaison, quoi que non ponctuelle, de ces cabinets est possible. Nous n'allons pas la proposer ici, car la création de ces cabinets est postérieure (dans le cas de Bassi) à la phase historique que nous prenons en considération dans cet article (les années 1730). Nous signalons les études suivantes qui portent, respectivement, sur le cabinet Bassi-Veratti et sur le cabinet Du Châtelet-Voltaire: M. Cavazza, *Il laboratorio di casa Bassi Veratti*, in L. Cifarelli et R. Simili (éds.), *Laura Bassi, emblema e primato nella scienza del Settecento*, Bologna 2012, pp. 103-119; Ead., *Laura Bassi e il suo gabinetto di fisica sperimentale: realtà e mito*, «Nuncius», 10, 1995, pp. 715-753; J.-F. Gauvin, *Le cabinet de physique du Château de Cirey*, in J. Zinsser et J. Candler Hayes (éds.), *Émilie Du Châtelet: rewriting Enlightenment philosophy and science*, Oxford 2006, pp. 165-202.

<sup>26</sup> [M. Astell], *Some Reflections upon Marriage* [...], Londres, John Nutt, 1700; troisième édition: Londres 1706.

<sup>27</sup> L. Cottagnies (éd. et trad.), *Réflexions sur le mariage, à l'occasion de l'affaire du duc et de la duchesse de mazarin*, in Ead. (dir.), *Mary Astell et le féminisme en Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle*, Lyon 2008, 111-124: 117.

du moins au XVIII<sup>e</sup> siècle, un père exceptionnel – qui imagine, autorise et rend possible pour sa fille une existence qui sort de l'ordinaire. Or, tant Émilie Du Châtelet que Laura Bassi, qui sont issues de milieux sociaux différents, puisque la première est une femme 'de qualité', descendant d'une famille de la noblesse de robe, tandis que la seconde appartient à une famille bourgeoise – son père était avocat –, ont eu des pères bienveillants, qui ont accepté de les éduquer d'une manière, pour ainsi dire, non conforme à la coutume.

Le baron de Breteuil, âgé de presque soixante ans au moment de la naissance d'Émilie, la troisième de ses quatre enfants<sup>28</sup>, ne l'envoya pas au couvent<sup>29</sup>, mais la fit éduquer, comme ses frères, au domicile. Trois pièces de la résidence des Breteuil étaient occupées par la bibliothèque, à laquelle la jeune fille avait accès sans restriction et, à l'âge où ses congénères étaient instruites par les bonnes sœurs, elle était autorisée à assister aux conversations qui se tenaient dans le salon de son père<sup>30</sup>. À en croire Voltaire, au cours de son enfance et de sa première jeunesse, la jeune fille apprit très bien le latin, plusieurs langues étrangères, les lettres classiques et aussi, ce qui était plus rare, les mathématiques et la géométrie<sup>31</sup>. Il faut supposer que sa mère, Gabrielle-Anne de Froulay Tessé, y fut pour quelque chose dans l'idéation de ce plan d'études *sui generis*: les 18 années qu'elle avait passées au couvent avant d'être, assez tardivement, destinée au mariage<sup>32</sup>, l'avaient, paraît-il, transformé en une femme «prodigieusement instruite», qui excellait surtout en théologie et en astronomie<sup>33</sup>. La jeune Émilie fut, de plus, autorisée très tôt à lire la Bible – ce qui n'allait pas de soi dans une famille catholique –, dont elle commença précocement à relever les incohérences<sup>34</sup>.

<sup>28</sup> Le Baron de Breteuil n'avait pas eu d'enfants de son premier mariage. Le premier-né de son union avec Gabrielle-Anne de Froulay Tessé (de 22 ans sa cadette), René-Alexandre Le Tonnelier de Breteuil, naquit en 1698. Il fut suivi par Charles-Auguste Le Tonnelier de Breteuil (1701) et par Élisabeth-Théodose Le Tonnelier de Breteuil (1712), dernier enfant du couple.

<sup>29</sup> Sur l'éducation des filles nobles voir M. Sonnet, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, Paris, Cerf, 1987; Ead., *L'éducation des filles à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle: finalités et enjeux*, in *Problèmes de l'histoire de l'éducation. Actes des séminaires organisés par l'École française de Rome et l'Università di Roma - la Sapienza*, Rome 1988, pp. 53-78; D. Picco, *L'éducation des filles de la noblesse française aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, in M. Figeac & J. Dumanowski (éds.), *Noblesse française et noblesse polonaise*, Pessac 2006, pp. 475-497; Ead., *La monarchie française et l'éducation des filles nobles (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, «Encounters in Theory and History of Education», 19, 2018, pp. 35-51.

<sup>30</sup> É. Badinter (*Émilie, Émilie*, p. 65) écrit que les Breteuil recevaient tous les jours. Elle nomme Fontenelle, Jean-Baptiste Rousseau et le duc de Saint-Simon parmi les gens de lettres que fréquentaient leur salon.

<sup>31</sup> L'éducation des filles comprenait d'ordinaire l'apprentissage de l'arithmétique uniquement, que l'on jugeait nécessaire afin qu'elles apprirent à gérer l'économie du ménage.

<sup>32</sup> Elle avait alors 27 ans, un âge remarquablement avancé pour un premier mariage (pour une femme). Généralement les filles nobles contractaient mariage entre 14 et 19 ans, mais l'âge minimal était fixé à 12 ans. Ce mariage avec le baron de Breteuil aurait été accueilli par Gabrielle-Anne de Froulay Tessé comme une bénédiction, lui permettant de se soustraire à un destin qui l'aurait fait «sécher d'ennui derrière les grilles d'un cloître» (*Souvenirs de la marquise de Créquy*, Paris, 1840, p. 104).

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>34</sup> *Ibid.*, pp. 97-98.

Nous savons qu'il y a eu une coupure dans la formation intellectuelle d'Émilie Du Châtelet, sur la ligne qui relie sa première éducation à sa consécration comme philosophe, qui correspond à la phase initiale de son mariage, contracté en 1725, avec le rejeton d'une famille distinguée de la noblesse d'épée, le marquis Du Châtelet. L'intérêt pour les études scientifiques fut réveillé chez elle à l'âge adulte par des échanges, dans les lieux de la sociabilité mondaine, avec des membres de l'Académie des sciences de Paris, tels que Maupertuis et l'enfant prodige des mathématiques Clairaut, qui insinuèrent dans son esprit le soupçon, comme elle l'écrira plus tard, d'être une «créature pensante»<sup>35</sup>. Elle exprimera à plusieurs reprises le regret que cette vocation à cultiver son esprit ait été réveillée trop tard chez elle<sup>36</sup>, et ait exigé une espèce de «conversion» ou de métamorphose. Cela se consumma définitivement après la mort de son troisième enfant<sup>37</sup>, en 1734; elle fréquentait Voltaire depuis un an déjà, quand ils projetèrent de s'éloigner du brouhaha de Paris et de se réfugier dans le château de Cirey<sup>38</sup>, à la fois pour la sécurité du poète et pour qu'elle puisse entreprendre une retraite studieuse à plein temps. Le marquis Du Châtelet ne s'opposa ni au projet intellectuel, ni au ménage à trois: il faut compter aussi son indulgence parmi les *conditiones sine qua non* de la réussite de sa femme.

Le château, où la marquise rejoignit le dramaturge durant l'été 1735, fut transformé, comme on le sait, en un «centre de recherche» et de loisirs littéraires. L'esprit d'Émilie Du Châtelet s'imbibe alors de la littérature et de la philosophie qui intéresse Voltaire, certes, mais qui a aussi de quoi attiser sa curiosité, indépendamment des goûts de l'homme qu'elle côtoie au quotidien. La période de Cirey représente également un tournant dans la biographie de Voltaire: c'est le moment où il amorce, dans sa propre personne, l'accomplissement de la prophétie «il faut qu'un poète soit philosophe», en bridant sa plume de versificateur dans les pages manuscrites du *Traité de métaphysique* et dans celles, imprimées, des *Éléments de la philosophie de Newton*. C'est aussi la phase dans laquelle son «anglomanie» atteint le paroxysme; les symptômes s'étendent jusque dans les premiers «produits» de l'activité intellectuelle Mme Du Châtelet<sup>39</sup>: des élaborations construites sur les écrits de deux *free thinkers* anglais, qui avaient essuyé des censures au pays de la liberté d'impression, Thomas Woolston et

---

<sup>35</sup> É. Du Châtelet, *La Favola delle api*, cit. p. 56.

<sup>36</sup> Dans les *Institutions de physique* (Paris 1740, p. 1), elle souligne que la «jeunesse est le seul temps où l'on puisse véritablement s'instruire»; la *Préface* de la *Fable des abeilles* s'ouvre avec une considération sur l'impossibilité de tirer des œuvres de génie d'un esprit «rouillé», reprise aussi dans la suite du texte (É. Du Châtelet, *La Favola delle api*, p. 38 et 56).

<sup>37</sup> Du mariage avec le marquis naquirent trois enfants: Gabrielle-Pauline (1726-1754), Louis-Marie-Florent (1727-1793) et Victor-Esprit (1733-1734). Stanislas-Adélaïde (1749-1751), qui vint au monde une semaine avant la mort de la marquise (causée par une fièvre puerpérale) avait été conçue avec Saint-Lambert, mais fut reconnue par le marquis Du Châtelet.

<sup>38</sup> Qui appartenait au marquis Du Châtelet.

<sup>39</sup> En l'état actuel de nos connaissances.

Bernard Mandeville<sup>40</sup>. Ces auteurs intéressaient particulièrement Voltaire, mais Du Châtelet avait, à son tour, des raisons solides de les apprécier: la critique des miracles du premier entrain parfaitement en résonance avec l'inclination mécréante qui devait prendre corps dans ses *Examens de la Bible*<sup>41</sup>; l'analyse de la psychologie humaine et l'attention à la condition de la femme exhibé par le second lui faisaient apparaître la *Fable of the Bees* comme «le meilleur livre de morale qui ait jamais été fait»<sup>42</sup>.

La bibliothèque à laquelle Du Châtelet a accès entre 1735 et 1740 est celle de Voltaire<sup>43</sup>, où l'on retrouve les autres Anglais qu'ils fréquentent tous les deux, Newton et Locke en tête de liste. Malgré les difficultés d'établir quels livres de cette bibliothèque elle a effectivement lus et quels volumes elle possédait personnellement, des listes ont pu être dressées par Andrew Brown, Ulla Kölving<sup>44</sup> et Maria Susana Seguin<sup>45</sup>. L'ensemble suggère trois centres d'intérêts principaux: la 'philosophie naturelle' (mathématiques et géométrie incluses), la morale et la théologie. L'énumération de ses ouvrages de physique consignée dans une lettre à son imprimeur Prault vers la fin 1738 a une importance documentaire particulière pour nous; on y trouve, entre autres, l'optique de Newton, les ouvrages de Maupertuis, de Descartes, de Rohault, ceux des newtoniens hollandais Musschenbroek et 's Gravesande, de Pardies, L'Hôpital et Castel.

---

<sup>40</sup> Voltaire avait connu Woolston personnellement, pendant son séjour en Angleterre, qui s'était déroulé au moment où le succès de scandale de Mandeville atteignait le climax. Les travaux de la marquise sur ces écrits ont conflué dans deux manuscrits aujourd'hui édités: «Extrait d'un livre intitulé Discours sur les miracles de Jesus traduit de l'anglois», in Th. Woolston, *Six discours sur les miracles de Notre Sauveur* [...], W. Trapnell (éd.), Paris 2001; *La Favola delle api*, cit. Pour le travail sur les *Six Discourses* nous avons proposé, sur la base d'une référence interne, la datation de 1733, tandis que Trapnell le situe vers 1736 (voir E. Muceni, *La Fable des abeilles d'Émilie du Châtelet. Un manuscrit philosophique clandestin?*, «La lettre clandestine», 30, 2022, pp. 41-69).

<sup>41</sup> É. Du Châtelet, *Examens de la Bible*, B. E. Schwarzbach (éd.), Paris 2011. Ce texte a été inclus dans le corpus des manuscrits philosophiques clandestins à propos duquel Antony McKenna et Maria Susana Seguin dirigent un projet de numérisation et d'édition: <http://philosophie-clandestine.huma-num.fr>; un projet de numérisation des *Examens de la Bible*, dirigé toujours par M. S. Seguin est également en cours de réalisation.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>43</sup> Le catalogue, qui comprend aussi les ouvrages acquis après la mort de la marquise, a été dressé par M. P. Alekseev, *Bibliothèque de Voltaire: catalogue des livres*, Nauk, SSSR 1961.

<sup>44</sup> A. Brown et U. Kölving, *À la recherche des livres d'Émilie Du Châtelet*, in *Émilie Du Châtelet, éclairages & documents nouveaux*, pp. 111-120.

<sup>45</sup> M. S. Seguin a étudié une série d'ouvrages clandestins ayant appartenu au fils de la marquise d'après le signalement d'un inventaire de saisie de sa bibliothèque retrouvé par Andrew Brown et Ulla Kölving. Il est possible que certains de ces ouvrages aient été hérités de Mme Du Châtelet; voir M. S. Seguin, *Émilie Du Châtelet et l'univers de la philosophie clandestine: la «collection Du Châtelet»*, in U. Kölving et A. Brown (éds.), *Émilie Du Châtelet, son monde, ses travaux*, Fernel-Voltaire 2022, pp. 237-247; Ead., *Du nouveau sur la bibliothèque Du Châtelet*, «La Lettre clandestine», 30, 2022, pp. 117-141.

#### 4. Devenir femme philosophe à Bologne: la formation de Laura Bassi

Si Émilie Du Châtelet a été donc idéalement la protégée de l'Académie des sciences de Paris – ou plutôt de sa frange newtonienne – et de Voltaire, Laura Bassi est, en quelque sorte, l' 'enfant chéri' de l'Académie des sciences de Bologne – ou plutôt, à nouveau, d'une frange de cette institution. Seule survivante de sa fratrie, elle eut aussi un père bienveillant, Giuseppe Bassi, dont on sait très peu de choses sinon qu'il était un avocat bien introduit dans le milieu de l'aristocratie bolognaise. On ignore tout de sa mère, Rosa Maria Cesari, dont la santé chancelante fut paradoxalement agent de la fortune de la jeune fille. À partir de l'âge de 5 ans, un cousin de la famille, le père Lorenzo Stegani, lui avait appris les premiers rudiments des lettres classiques, du français et des mathématiques, mais son éducation philosophique est l'œuvre de Gaetano Tacconi (1689-1782), le médecin de sa mère, qui était membre de l'Académie des sciences de Bologne et professeur d'anatomie au Studio (dès 1727). Tacconi fut véritablement le pygmalion de Laura Bassi et l'accompagna, de ses quatorze à ses vingt ans, le long du parcours vers l'obtention du titre de professeur, s'arrêtant cependant, comme nous le verrons de plus près, à l'étape qui précède sa consécration. Le parcours de formation de Laura Bassi paraît plus continu que celui d'Émilie Du Châtelet, mais il ne fut pas sans encombre, car elle dut interrompre ses études pendant un an environ, à cause de différents problèmes de santé<sup>46</sup>. Après sa guérison, Tacconi commença à l'entraîner à soutenir des dissertations et des *disputationes* philosophiques – exercices pratiqués d'abord dans la sphère privée, auxquels, par la suite, fut admis à assister, et aussi à participer, un public trié sur le volet. Rappelons brièvement les étapes de l'ascension de Bassi, qui commence justement avec ces rendez-vous, auxquels étaient conviés des représentants de l'Académie des sciences ainsi que des membres de l'aristocratie bolognaise, parmi lesquels le cardinal Prospero Lambertini, futur pape Benoît XIV (1675-1758, pape en 1740). Ce dernier, nommé archevêque de Bologne en 1731, intercédait auprès du Sénat de la ville afin que les capacités et les talents de Bassi fussent reconnus officiellement, ce qui se concrétisa en 1732: le 20 mars elle fut admise par acclamation comme membre honoraire (et première femme) à l'Académie des sciences, le 17 avril elle défendit publiquement des thèses philosophiques pour obtenir le titre de docteur en philosophie (conféré le 12 mai), et le 27 juin elle affronta une seconde soutenance pour être habilitée à enseigner. À la suite de la réussite de ce second examen, le Sénat de la ville lui attribua en octobre une charge rétribuée comme professeur honoraire de *philosophia universa*: elle donna son premier cours public, comme on l'a dit, au mois de décembre<sup>47</sup>.

---

<sup>46</sup> Comme le rapporte son mari, dans un manuscrit transcrit par B. Ceranski, «*Und sie fürchtet sich vor niemandem*», pp. 271-272.

<sup>47</sup> Ce ne fut pas pourtant, il faut le rappeler, le début d'une carrière «normale», car Bassi ne put donner d'enseignements réguliers du moins jusqu'en 1745. Avant, elle ne put donner des cours publics qu'exceptionnellement, à la demande ponctuelle du Sénat.

À l'époque où il était l'instituteur de Laura Bassi, Gaetano Tacconi cultivait une curiosité pour la philosophie cartésienne (y compris le malebranchisme), mais il avait, lui, reçu une formation traditionnelle, ancrée dans la science et la philosophie aristotéliennes (scolastique): ce n'est pas à travers ses enseignements, mais seulement après 1732<sup>48</sup>, et plus précisément à partir du milieu des années 1730 (guidée par les professeurs Gabriele Manfredi et Jacopo Bartolomeo Beccari) que Laura Bassi se familiarisa avec la philosophie de Newton, comme le confirment aussi les deux cours publics – *praelectio* et *lectio ordinaria*<sup>49</sup> – qu'elle lut vraisemblablement ensemble, le 18 décembre 1732<sup>50</sup>. Les textes de ces cours comportent de nombreuses références et donnent des indications concernant les sources de Bassi, qui soulèvent des doutes sur un postulat généralement admis concernant les restrictions imposées à ses lectures<sup>51</sup>. L'épopée de Laura Bassi s'est déroulée dans le contexte de la ville de Bologne, qui était alors sous la juridiction des États Pontificaux. Dans ce cadre politique-culturel, il existait des conditions particulières pour l'accès à certains textes scientifiques, notamment ceux qui étaient du nombre des livres interdits. Une licence pour lire ces livres pouvait être demandée au pape, mais pas avant l'âge de 24 ans. Les indications dans les correspondances d'autres figures proches de l'Académie des sciences de Bologne témoignent du fait que Bassi voulait, dès 1733 solliciter cette licence<sup>52</sup>, qu'elle obtint, exceptionnellement pour son sexe selon l'historiographie, à une date indéfinie, mais avant 1740<sup>53</sup>. Pourtant, son cours inaugural de 1732 montre qu'elle connaissait alors très bien l'œuvre de Descartes, qu'elle prend pour cible de sa critique, et qui était à l'index depuis 1663 *donec corrigantur*. Dans ce même

<sup>48</sup> Une seule des 49 thèses qu'elle défendit lors de sa première soutenance concerne Newton, et, plus particulièrement, son explication sur la composition de la lumière. Giovanni Bianchi suppose que cette notion fût à l'époque le seul volet que Bassi et Tacconi connaissaient de l'œuvre de Newton, grâce notamment aux expériences sur la lumière qui avaient été récemment menées à Bologne (Lettre Bianchi à Leprotti, 1 juin 1732, Ms., Sc. Ms.962, Fonds Gambetti, Biblioteca civica Gambalunga Rimini).

<sup>49</sup> E. Muceni, *Una ragazza in cattedra*, Bassi est souvent présentée comme «newtonienne» (en particulier, il nous semble, à partir de la lecture offerte par M. Cavazza, *Settecento inquieto. Alle origini dell'Istituto delle scienze di Bologna*, Bologna 1990), puisque qualifiée comme telle par Algarotti et Pozzi dans deux poèmes qu'ils ont rédigés pour célébrer son doctorat; nous contestons l'applicabilité de cette définition, au moins pour la période antérieure à 1733.

<sup>50</sup> La date à laquelle Bassi lut cette *lectio ordinaria* n'étant pas connue avec certitude, nous avons proposé et argumenté cette datation dans notre édition du texte (*La passione della libertà* [...], cit.)

<sup>51</sup> Voir B. Ceranski, «*Und sie fürchet sich vor niemandem*», p. 97; M. Frize, *Laura Bassi and Science in 18th Century Europe*, Berlin-Heidelberg 2013, pp. 54-55; G. Berti Logan, *The Desire to Contribute: An Eighteenth-Century Italian Woman of Science*, «The American Historical Review», 99, 1994, pp. 785-812: 794.

<sup>52</sup> Lettre Bianchi à Leprotti, 19 février 1733, Ms sc.ms. 963, fonds Gambetti, Biblioteca Gambalunga Rimini.

<sup>53</sup> Sur cette reconstruction voir B. Ceranski, «*Und sie fürchet sich vor niemandem*», pp. 96-97. L'affirmation concernant l'«exception» faite pour Bassi est justifiée avec la considération que la même licence ne fut pas accordée par exemple à Clelia Borromeo et à Francesca Manzoni (G. Berti Logan, *The Desire to contribute*, p. 794-95). Cependant, dans la lettre manuscrite citée dans la note précédente nous lisons que cette licence avait été accordée «ad altre donne di sfera infinitamente minore» (f. 14).

discours, on trouve également une mention, quoi que générale, à Galilée, dont personne n'ignore la condamnation de 1634, mais aussi des références pointues à l'œuvre de Malebranche, qui avait fait l'objet d'une série de décrets (le dernier en 1712)<sup>54</sup>. Il vaut la peine de s'arrêter sur ce cas spécifique et, en particulier sur *De inquirenda veritate*, traduction latine de *De La Recherche de la Vérité*, dont la lecture par Bassi ne peut pas être révoquée en doute après avoir examiné sa *praelectio*. Ce livre était à l'index en 1732, et l'était encore en 1734, quand l'archevêque de Bologne, et protecteur de Laura Bassi, Prospero Lambertini<sup>55</sup> envoya à l'impression le traité *De servorum Dei beatificatione et Beatorum canonizatione*, qui loue et cite *De inquirenda veritate* comme source autorisée<sup>56</sup>. Et que penser du rapport de Bassi à *l'Essai* de Locke, dont elle adopte l'empirisme en 1732 et qui sera censuré en 1734 ? Aura-t-elle, après cette date, écarté ce livre qu'elle connaissait déjà bien, le temps de recevoir sa licence officielle ? Ces incohérences posent évidemment un problème pour le postulat de l'inaccessibilité pour Laura Bassi (et pour d'autres) des sources mises à l'*Index*, qu'il faudrait revoir. Peut-on supposer qu'il y avait différents «niveaux» d'interdictions ? Et que des auteurs tels que Descartes et Malebranche échappaient à une censure rigide ?

Tous ces philosophes proscrits pas la Congrégation de l'index sont autant de point en commun entre Laura Bassi et Émilie Du Châtelet, auxquels on peut ajouter des classiques, cités par l'une et présents parmi les livres de l'autre, tels que Platon et Cicéron<sup>57</sup>. L'élément qui paraît avoir une incidence plus décisive comme facteur limitant l'accès aux sources pour les deux savantes est, en revanche, la maîtrise des langues. Les deux femmes connaissent toutes les deux le latin – Bassi, cependant, mieux que Châtelet qui en fait un usage passif uniquement, comme lectrice et traductrice. On dit que la marquise, en plus de l'anglais, qu'elle traduisait également déjà en 1733 (Woolston), connaissait l'italien, ce qui est vraisemblable; cependant nous ne voyons, dans la liste de ses livres, des sources écrites en italien, tandis que Bassi, comme c'est naturel, puise largement dans les auteurs de langue italienne, et en particulier dans Vallisneri, dont la *Lezione accademica intorno all'origine delle fontane* (1715) lui sert de modèle pour sa *praelectio*. À l'inverse, nous savons que Bassi apprit tôt à lire le français, mais encore en 1737 elle ne connaissait pas l'anglais<sup>58</sup>.

<sup>54</sup> *Traité de la nature et de la grâce, Défense de l'auteur de la Recherche de la vérité contre les accusations de M. de la Ville, Lettres du Père Malebranche à un de ses amis dans lesquelles il répond aux réflexions philosophiques et théologiques de Mr. Arnauld, Lettres du Père Malebranche touchant celles de Mr. Arnauld* (décret du 21.11.1689); *De Inquirenda Veritate* (17.01.1707); *Entretiens sur la Métaphysique et sur la Religion et le Traité de morale* (12.01.1712).

<sup>55</sup> On peut rappeler à ce propos que Benoît XIV réformera en 1753 les procédures pour la censure des livres (voir D. Jones [éd.], *Censorship*, New-York 2001).

<sup>56</sup> Notamment pour défendre la thèse «imaginationiste». Prospero Lambertini, *De servorum Dei beatificatione et Beatorum canonizatione*, Bologna 1734.

<sup>57</sup> Cicéron est cité à plusieurs reprises par Bassi dans la *praelectio* et dans la *lectio ordinaria*, où figure également Platon.

<sup>58</sup> B. Ceranski, *Il carteggio tra Giovanni Bianchi e Laura Bassi, 1733-1745*, «Nuncius», 9, 1994, pp. 207-231: 220.

Dans cette considération sur les conditions qui ont permis le succès de Bassi, il faut prendre en compte un autre détail de sa biographie, même si cela ne concerne pas, à proprement parler, sa «formation», à savoir sa situation maritale. Bassi devint la *filosofessa* de Bologne avant de se marier, en février 1738: ainsi, elle ne fut pas, aux yeux de la communauté savante, «la femme de» son mari, Giuseppe Veratti<sup>59</sup>. Ce mariage, auquel elle fut poussée aussi par les pressions exercées dans le milieu de l'Académie des sciences, a une signification particulière, et a eu un impact important sur sa carrière. Il suggère d'abord, encore une fois, la bienveillance et la non-ingérence du père, Giuseppe Bassi, du fait que, contrairement à Émilie du Châtelet, Laura Bassi a librement «*scelta persona, che cammina la stessa strada delle Lettere, e che per lunga sperienza ero certa, che non me ne avrebbe distornata*»<sup>60</sup>. Avant de l'épouser, elle avait fréquenté Giuseppe Veratti (1707-1793), qui était, lui aussi, membre de l'Académie des sciences, avait reçu le titre docteur en médecine en 1734 et devint *lettore* en 1738. Giovanni Bianchi put supposer malicieusement que les expériences sur l'optique newtonienne – pour lesquelles il fallait créer l'obscurité dans une pièce – eussent eu une part de responsabilité sur le déroulement des événements<sup>61</sup>; anecdote plaisante, démentie catégoriquement par la protagoniste, qui témoigne néanmoins du fait que le choix fut libre, et tomba sur une personne que la jeune femme connaissait assez bien, et dont elle était sûre qu'elle n'aurait pas entravé sa profession. Et elle ne s'y est pas trompée: une véritable synergie intellectuelle<sup>62</sup> pris corps sur fond d'une admiration et d'un respect réciproque<sup>63</sup>. Les époux créèrent ensemble le fameux cabinet de physique à leur domicile, où ils dispensaient des cours particuliers et conduisaient des expériences en commun et seuls<sup>64</sup>. On peut détecter, de plus, dans des lettres manuscrites rédigées à quatre mains, ainsi que dans des lettres que le mari adressait à son épouse lors de ses déplacements, une entente, un enjouement et même une tendresse tangibles<sup>65</sup>: le partenariat était plus

<sup>59</sup> Qui, d'ailleurs, à l'encontre de stéréotypes toujours actuels, devait être nommé son assistant en 1776, quand elle obtint la chaire de physique expérimentale.

<sup>60</sup> Lettre Bassi à Bianchi, 26 avril 1738, dans B. Ceranski, *Il Carteggio*, cit. Il faut peut-être préciser que cet exemple de liberté n'est pas unique à Bologne; une autre femme de lettres bolonaise très connue, Maria Laura Bentivoglio Davia – considérée (à tort, pour nous) comme la «rivale» de Bassi – avait, elle aussi, choisi son mari, Francesco Davia, contre la volonté de ses parents. Son cas est très célèbre car le mariage se termina avec une demande de séparation qui fut approuvée par le pape.

<sup>61</sup> Lettre Bianchi à Bassi, 3 juin 1738, *ibid.*

<sup>62</sup> Voir, en particulier, M. Cavazza, *Laura Bassi and Giuseppe Veratti: an electric couple during the Enlightenment*, «Contributions to science», 5, 2009, pp. 115-124.

<sup>63</sup> Pour un aperçu des recherches et des travaux de Giuseppe Veratti voir M. Frize, *Laura Bassi and Science in 18th Century Europe*, cit.

<sup>64</sup> Ce cabinet contenait aussi des instruments rares à l'époque, comme notamment une machine électrique sur le modèle de celle de Hauskbee, décrite par l'abbé Nollet dans la relation de son voyage en Italie.

<sup>65</sup> Comme on le voit dans la minute d'une lettre à quatre mains non datée et sans destinataire incluse dans le «Manoscritto miscellaneo», Fondo speciale Bassi Veratti, Biblioteca dell'Archiginnasio di Bologna, serie 6, cartone 6, fascicolo 2, ff. 23r-23v et encore dans les lettres de Veratti à Bassi éditées par G. Cenerelli, *Lettere inedite alla celebre Laura Bassi, scritte da illustri italiani e stranieri*, Bologna 1885, pp. 151-157.

qu'intellectuel et fut scellé par la naissance de huit enfants<sup>66</sup>, dont cinq (quatre garçons et une fille) survécurent jusqu'à l'âge adulte. Le premier de ces enfants, Giovanni, naquit à moins d'un an de la célébration du mariage, et le dernier, Paolo, en 1753; on en déduit que Bassi affronta une grossesse tous les deux ans environ, durant les 15 premières années de son union. Ceux qui supposaient que le mariage, d'abord, et la maternité, après, l'auraient détournée de sa carrière<sup>67</sup> durent se rendre à l'évidence de la faillibilité de leur syllogisme, d'autant plus que les engagements publics de Bassi n'allaient pas s'alléger, mais s'alourdir, dans le temps, notamment après sa nomination à l'Académie Bénédictine, en 1745.

### 5. Indépendance et effronterie: les péchés originels

Accompagnées et épaulées, en tant qu'élèves, le long de leurs parcours de rapprochement aux citadelles de la philosophie – l'Université, les Académies des sciences –, dont leur appartenance au genre féminin les excluait, Mme Du Châtelet et Laura Bassi sont devenues «collègues» de leurs maîtres en se rendant coupables d'actes d'hybris intellectuelle et humaine: leur métamorphose repose sur de véritables péchés originels.

Pour approcher et comprendre ces péchés, il faut d'abord considérer de plus près l'élément de connexion entre ces deux philosophes, à savoir leur prédilection pour la physique. Ce domaine, et en particulier celui de la physique expérimentale, était en plein essor dans les années 1730-1740 et l'engouement pour ce savoir «spectaculaire» avait contaminé même les lieux de la sociabilité mondaine. Des expériences étaient aussi réalisées dans les salons de l'aristocratie pour l'amusement des invités: Du Châtelet n'était pas la seule dame de condition à disposer d'un cabinet de physique à son domicile<sup>68</sup>. La philosophie naturelle, qui étudie les phénomènes, était alors un champ qui s'étendait, pour ainsi dire, à perte de vue, tout à défricher. Il ouvrait ainsi la possibilité à ceux qui le cultivaient de s'affirmer par la recherche. Ce domaine offrait un avantage non négligeable par rapport à d'autres branches de la philosophie, car c'était, et c'est, le royaume de la démonstrabilité. Nous pensons que cette caractéristique représente la raison principale pour laquelle la physique précisément et, plus généralement, les disciplines scientifiques, ont été pour les femmes la clé d'accès à la philosophie. Dans ce domaine, le résultat, si démontré, est incontestable, peu importe l'identité et la réputation de celui qui l'obtient. C'est un savoir qu'il est difficile de révoquer en doute, tout comme la connaissance des langues, l'autre domaine où les femmes savantes des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles excellent, et

---

<sup>66</sup> Mais la correspondance conserve aussi le témoignage d'une fausse couche en 1742.

<sup>67</sup> Voir B. Ceranski, «*Und sie fürchtet sich vor niemandem*», cit. pp. 89-95.

<sup>68</sup> A. Gargam, *Savoirs mondains, savoirs savants: les femmes et leurs cabinets de curiosités au siècle des Lumières*, «Genre et Histoire», 5, 2009, en ligne: <https://doi.org/10.4000/genrehistoire.899>. Rappelons que la résidence secondaire de Mme Dupin, née, comme la marquise Du Châtelet, en 1706, disposait également d'un cabinet de physique et chimie.

qui leur a également servi de clé d'accès, par la porte de service de la traduction, à la philosophie.

La réputation de la marquise Du Châtelet est canoniquement liée, comme on le sait, à deux publications: les *Institutions de physique*<sup>69</sup> et la traduction française des *Philosophiae Naturalis Principia Mathematica* de Newton, achevée peu avant son décès. Nous rejoignons cependant Keiko Kawashima<sup>70</sup> sur l'importance d'un autre texte, qui a eu une moindre fortune, mais qui permit à la marquise d'associer virtuellement son nom à celui de l'Académie des sciences et d'affirmer son autonomie de pensée, à savoir la première *Dissertation sur la nature et la propagation du feu*, parue en 1739<sup>71</sup>. Il ne s'agit pas, sur le plan chronologique, du premier texte imprimé de Mme Du Châtelet; elle a été, en effet, précédée par la «Lettre sur les *Éléments de la philosophie de Newton*», parue en septembre 1738 dans le *Journal des savants*, qui était une récession (critique sur quelques points) de l'ouvrage de Voltaire, fraîchement imprimé. Cependant, cette *Dissertation*, qu'elle envoya au mois d'août 1737 pour participer au concours de l'Académie royale des sciences pour l'année 1738, assume une signification particulière, car Voltaire n'y figure, ni dans l'objet (contrairement à la recension), ni dans les coulisses, comme instigateur du projet (contrairement aux travaux sur Mandeville et Woolston); inversement, il sera surpris par une initiative qu'il n'avait pas encouragée, et dont il ignorait même l'existence. Le travail s'est fait dans son dos et à son insu: la marquise aurait tenu le secret au point de travailler la nuit, et de renoncer à conduire les expériences qu'elle envisageait pour sa recherche pour ne pas éveiller de soupçons chez son compagnon philosophe, qu'elle assistait dans les expériences réalisées pour l'élaboration de sa propre dissertation (concurrente donc de celle de la marquise)<sup>72</sup>. Du Châtelet avait déjà exhibé une volonté d'indépendance dans les travaux précédents, manuscrits: les commentaires originaux insérés dans la traduction de Woolston, ainsi que ceux dans l'adaptation de Mandeville et son importante *Préface* – où les références à l'univers féminin et à soi sont répétées – et même ses erreurs de traduction et ses omissions montrent que Voltaire n'était pas à ses côtés au moment de la réalisation de ces écrits. Mais la *Dissertation*, par la manière dont elle a été conçue et réalisée, est le lieu où la marquise s'affranchit idéalement de toute influence, en revendiquant une identité autonome de son encombrant compagnon, ainsi que de ses illustres maîtres académiciens: son nom n'est pas dévoilé sur le titre de la *Dissertation*, mais elle est désignée comme une femme – ce qui est significatif par rapport à notre propos – dans sa publication par les soins de l'Académie des sciences (avril 1739).

---

<sup>69</sup> [É. Du Châtelet], *Institutions de physique*, Paris 1740.

<sup>70</sup> K. Kawashima, *Émilie du Châtelet, entre anonymat et ambition*, «Pour la science», 557, 2024 (en ligne).

<sup>71</sup> Première, pour la distinguer de sa réédition modifiée et publiée en tant que texte autonome en 1744.

<sup>72</sup> *Essai sur la nature du feu et sur sa propagation*. Le caractère secret de l'initiative est signalé dans la lettre Du Châtelet à Maupertuis, 21 juin 1738, in U. Kölving (dir.), *La correspondance d'Émilie Du Châtelet*, Ferney-Voltaire 2018, I, p. 250.

Or, dans la biographie de Bassi aussi on peut détecter un mouvement de rébellion «fondateur», qui s'est déployé dans les coulisses de son *annus mirabilis*. Il y a, dans la progression des événements de l'année 1732, en apparence lisse, une rupture, dont la trace imprimée, mais cryptée, est le sujet-même des secondes thèses<sup>73</sup> défendues par Bassi. Il s'agit, dans ce cas aussi, d'un acte d'insubordination, dont l'esprit se prolonge dans la posture adoptée dans les cours publics du 18 décembre 1732. Entre les premières et les secondes thèses, Bassi s'affranchit de son maître, Gaetano Tacconi, en élisant la philosophie naturelle comme son domaine de prédilection. Lors de sa première soutenance, elle avait défendu 49 thèses (6 de logique, 16 de métaphysique, 18 de physique, 9 sur l'âme) relevant de traditions et d'approches philosophiques différentes: l'aristotélisme, le mécanisme, l'occasionalisme et aussi la philosophie naturelle expérimentale (en particulier de Galilée et de Torricelli). L'exercice de juin, en revanche, porte sur 12 thèses, toutes de physique et toutes sur le comportement de l'eau, en tant que corps et en tant que phénomène météorologique. Or, derrière le choix de ces thèses, se cache un conflit avec Tacconi, comme en témoigne la correspondance d'autres membres et figures proches de l'Académie. On y découvre que Bassi avait regretté le choix des premières thèses – accepté pour «*secondare il maestro d'allora, che voleva che esponesse quelle seccaggini*»<sup>74</sup> – et que Tacconi aurait voulu qu'elle présente, lors de la seconde soutenance, des thèses d'éthique<sup>75</sup>. Par l'entremise, paraît-il, de Lambertini, Tacconi fut dissuadé d'imposer la discussion de ce sujet, mais, par rancune, il arrêta de fréquenter et, même, d'adresser la parole à Bassi, en jetant la jeune-fille et le cercle des académiciens dans un grand embarras<sup>76</sup>.

Le scandale de cette trahison serait grand aujourd'hui, il devait l'être encore plus dans un contexte où l'élève, empêchée d'accéder à des institutions d'éducation publiques, était la 'créature' de son maître: voilà un véritable un péché originel. Cet esprit d'indépendance et cette attitude avisée résonne également dans deux autres choix singuliers, que l'on saisit dans ses toutes premières *lectiones*, à savoir la *praelectio*, et la *lectio ordinaria prima*. La première surprend pour deux raisons: d'abord parce que, à la place d'offrir l'apologie du sujet dont elle inaugure l'enseignement, la philosophie, selon «la pratique que suivent [...] ceux qui accèdent pour la première fois au privilège d'enseigner en public», Bassi élabore une critique des dangers qui la menacent et qu'elle

<sup>73</sup> [Laura Bassi], *Theses de aqua corpore naturali. Elemento aliorum corporum. Parte universi*, Bologna 1732.

<sup>74</sup> «Pour contenter celui qui était alors son maître, qui voulait qu'elle expose ces brouilleries gênantes» (Bianchi à Leprotti, 19 février 1733, cit.).

<sup>75</sup> Lettre Beccari à Leprotti, Mai-Juin 1732 ms, BAB, «collezione degli autografi», citée par Ceranski, «*Und sie fürchet sich vor niemandem*», p. 65.

<sup>76</sup> Bassi essaya de rétablir les rapports avec Tacconi par plusieurs moyens avant sa première *lectio magistralis*, comme le montre une lettre «officielle» d'excuses à Tacconi qu'elle adressa au sénateur Filippo Aldrovandi – chargé de jouer le rôle de médiateur entre les deux – le 14 décembre 1732 (voir Bassi à Aldrovandi, 14 décembre 1732, dans Cenerelli, *Lettere inedite alla celebre Laura Bassi*, pp. 183-184).

entraîne. Deuxièmement, parce que, en optant pour ce sujet qui n’embrasse aucune option philosophique particulière, la jeune professeure transgresse délibérément les rituels académiques: «je reconnais», elle annonce au début du discours, «qu’à cette occasion il serait approprié que je défende l’opinion de quelqu’un [*personam agere*]»<sup>77</sup>; cependant, elle va procéder autrement.

Dans la *lectio ordinaria*, Bassi adopte la stratégie inverse; le Sénat lui a offert le privilège unique de choisir le sujet de son cours et elle, vraisemblablement consciente qu’exception rime avec exclusion, décline l’offre:

J’ai trouvé que la manière la plus adaptée pour déclarer ma gratitude pour ce même privilège [pouvoir choisir le sujet] serait de restituer cette liberté [...], en m’imposant volontairement le respect de ces lois, auxquelles on a voulu que je ne sois pas soumise, contrairement aux autres.

Puisqu’ «il n’y a personne, parmi ceux qui sont choisis pour enseigner publiquement la philosophie, qui ne doive commencer par la dialectique»<sup>78</sup>, elle veut bien se conformer à cette norme: ainsi, sa *lectio ordinaria* est un cours de logique.

Il est notoire que, en dépit de ses exploits et de ses espoirs, ces cours ne furent pas le prélude d’une carrière «normale», car Bassi ne put donner d’enseignements qu’exceptionnellement, et à la demande ponctuelle du Sénat et du légat apostolique, du moins jusqu’en 1745. Son élection à la charge de professeure, saluée par beaucoup de personnes, ne plut pas à tous, comme l’indiquent plusieurs documents<sup>79</sup>. La dignité de scientifique et de philosophe de Du Châtelet n’était pas non plus reconnue à l’unanimité. Cependant, toutes les deux ont atteint incontestablement, par les biais aussi de leurs «péchés originels», un point de non-retour dans la perception publique, au-delà duquel leur statut de savantes philosophes pouvait encore être relativisé, mais non pas désavoué.

---

<sup>77</sup> E. Muceni, *Una ragazza in cattedra*, respectivement p. 311 et p. 312, nous traduisons.

<sup>78</sup> Nous traduisons: «[...] nihil quicquam inveni, quo gratam erga ipsum voluntatem meam aptius declararem, quam si libertatem hanc mihi concessam [...] redderem [...] et leges mihi ipsi volens imponerem, quas aliis non item mihi servandas esse promulgarunt». «Cum igitur nemo unus sit inter eos, qui ad res philosophicas publice tractandas eligunt[ur], cui non sit a dialecticis praeceptionibus exordium hanc mihi quo[que] rectissimam sanctionem summa fide retinendam esse existimavi» («Manoscritto miscellaneo», cit. f. 33v; à paraître en italien dans E. Muceni, *La passione della libertà* [...]).

<sup>79</sup> Parmi lesquels Bianchi à Leprotti 19 février 1733 (cit.) et Bandiera à Bassi (Giovanni Nicolò Bandiera à Bassi, 1<sup>er</sup> novembre 1732 ms, Fondo speciale Bassi Veratti, Biblioteca dell’Archiginasio di Bologna, serie 6, cartone 6, fascicolo 7).

## 6. Les rédemtrices du genre féminin. Ou pas ?

Que ceux qui ont des oreilles les ouvrent ! Et que ceux [celles] qui atteignent le sanctuaire de Minerve à force de travail et constance, disent: le sage esprit de Bassi, qui plut à nous et à tout le monde, nous a donné la force de nous élever jusque-là<sup>80</sup>.

Ces vers, tirés de l'ode composée par Christiane Marianne von Ziegler, du cercle de Gottsched, à l'occasion de l'attribution du doctorat à Bassi – «Membre honoré de notre armée [...] meilleur ornement de nos rangs» – restituent bien le sens ultra-individuel attribué à l'exploit de la jeune fille bolonaise. On pourrait noter que ces mots détonnent cependant étrangement avec la devise imprimée sur la médaille commémorative à l'effigie de Bassi, forgée à Bologne pour célébrer l'évènement: *soli cui fas vidisse Minervam*, à l'unique à laquelle il a été permis de rencontrer Minerve. Madame Du Châtelet fut aussi célébrée avec des vers dithyrambiques par une autre femme de lettres allemande, affiliée au même cercle, Luise Kulmus (l'épouse de Gottsched), qui lui adressa cette dédicace:

Dame, dont l'esprit pense avec la force des hommes, [...] écoute d'une main allemande une chanson aimant la vérité qui, comme tu l'as déjà fait, fuit les préjugés [...] et qui t'élève [...] loin au-dessus de ton sexe et des sujets de Louis<sup>81</sup>.

De l'extérieur, dans la perception des femmes de lettres contemporaines – exception faite naturellement des jalouses – l'image dégagée par les entreprises de Du Châtelet et Bassi est celle d'un effort de dépassement des limites et d'une revendication de droits pour le genre entier, dont elles sont désignées comme les héroïnes: elles ne seraient pas les seules, mais les premières, non pas l'exception, mais le modèle, l'archétype. Or, la correspondance entre cette impression extérieure et le sentiment intérieur des deux savantes nous paraît seulement partielle, car elles exhibent ou trahissent une position ambivalente. On peut assurément dire qu'elles ont la perception claire d'incarner l'oxymore mentionné au début – être femme et philosophe – mais leur mission semble se configurer plus comme une aspiration personnelle que comme un combat militant pour la rédemption du genre féminin.

Une certaine superposition entre vocation personnelle et combat de genre se manifeste, en vérité, chez Mme Du Châtelet, notamment dans le *Discours sur le bonheur*, et, d'une manière plus emblématique, dans la préface de son adaptation de *The Fable of the Bees* de Mandeville, ébauchée en 1735. Dans ce texte, Du Châtelet exprime une conscience de soi, avant tout, comme femme,

<sup>80</sup> «Als die gelehrte Laura Maria Catharina Bassi in Bologna den Doctorhuth erhielt», *Ver-mischte Schriften*, Göttingen, Universitäts Buchhandlung, 1739, p. 60. Voici l'original: «Wer Ohren hat, der öffne sie; Und habt ihr einst durch Fleiß und Müh Minervens Heiligthum erstiegen; So spricht: Der Bassi kluger Kiel, Der uns und aller Welt gefiel».

<sup>81</sup> L'ode accompagne la traduction de la *Réponse de Madame du Châtelet à la lettre [...] sur la question des forces vives* (*Zwo Schriften* [...]), Leipzig et Bern 1741) citée et traduite par John Iverson, *Une traduction allemande de l'échange sur les forces vives*, in *Émilie Du Châtelet, éclairages & documents nouveaux*, pp. 283-299, p. 294.

puisque tout le développement du discours est jalonné de passages où elle met en relation – et en réaction – son expérience intellectuelle et humaine avec la condition des femmes (aristocrates) dans la société contemporaine. Concernant l’initiative d’adapter en français un ouvrage qu’elle considère de philosophie morale, elle affirme par exemple:

Tout médiocre que soit ce genre de littérature [la traduction] on trouvera peut-être encore qu’il est bien hardi à une femme d’y prétendre. Je sens tout le poids du préjugé qui nous exclut si universellement des sciences; et c’est une des contradictions de ce monde qui m’a toujours le plus étonnée, car il y a de grands pays dont la loi nous permet de régler la destinée, mais il n’y en a point où nous soyons élevées à penser<sup>82</sup>.

De fil en aiguille, l’apologie de son travail débouche sur une considération générale concernant l’éducation féminine, qui étouffe les talents des filles. «Si j’étais roi – elle écrit – je reformerais un abus qui retranche, pour ainsi dire, la moitié du genre humain; je ferais participer les femmes à tous les droits de l’humanité, et surtout à ceux de l’esprit»<sup>83</sup>. Cependant, l’équation entre le particulier (moi, femme) et le général (toutes les femmes) est désavouée plus d’une fois; par exemple lorsque, dans la première ébauche de cette même *Préface*, elle minimise la valeur d’autres savantes célèbres<sup>84</sup>, ou encore quand, dans le *Discours sur le bonheur*, elle établit une distinction, pour ainsi dire, entre les ‘espèces’ d’esprit assignées à la naissance. En effet, Du Châtelet n’envisage pas pour toutes les femmes la rédemption par le savoir et l’éducation philosophique; elle écrit:

les femmes sont exclues, par leur état, de toute espèce de gloire, et quand, par hasard, il s’en trouve quelqu’une qui est née avec une âme assez élevée, il ne lui reste que l’étude pour la consoler de toutes les exclusions et de toutes les dépendances auxquelles elle se trouve condamnée par son état<sup>85</sup>.

Les études et le savoir ne conviendraient donc pas à toutes les femmes, loin de là. Mais pour les femmes philosophes, c’est-à-dire ces quelques-unes qui ont, dans les mots de Du Châtelet, «une âme assez élevée», exercer son propre esprit et lui permettre de s’exprimer est un besoin intime et une nécessité morale. Ce n’est pas tant pour la femme que pour la philosophe qu’elle revendique ce droit, qu’elle refusa d’ailleurs à sa propre fille, Gabrielle-Pauline (1726-1754). En dépit du fait qu’elle avait un frère du même âge, Louis-Marie-Florent (né en 1727) – dédicataire des *Institutions de physique*<sup>86</sup> – elle ne fut pas éduquée

---

<sup>82</sup> É. Du Châtelet, *La Favola delle api*, p. 52.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>84</sup> En particulier Mme Dacier et Mme Deshoulières: *La Favola delle api*, cit. p. 50.

<sup>85</sup> É. Du Châtelet, *Discours sur le bonheur*, É. Badinter (éd.), Paris, 2014, p. 53.

<sup>86</sup> Qui eut le paresseux Nicolas-Michel Linant pour précepteur à Cirey. Sur Louis-Marie-Florent, héritier désigné de la maison Du Châtelet voir É. Badinter, *M. Du Châtelet fils: esquisse d’un portrait* et C. Béchu, *Fils de... ou le parcours d’un Lorrain méconnu*, in *Émilie du Châtelet, son monde, ses travaux*, pp. 61-70 et 71-90.

à la maison, mais dans un couvent (qu'elle intégra vers l'âge de sept ans) et fut mariée, à dix-sept ans non révolus (1743), avec un Carafa Della Spina, Alfonso duc de Montenero (1713-1760), pour vivre avec lequel elle dut quitter Paris pour Naples.

De la même manière, on connaît à Laura Bassi beaucoup d'«héritières»<sup>87</sup>, mais sa fille, dont on ignore presque tout sauf le nom – Caterina – ne fut pas du nombre de celles-ci. La poétesse Francesca Manzoni, amie de Bassi, en mentionnant dans une lettre la fillette (qui venait alors de naître) avait laissé vagabonder son imagination: «*Se questa bambina dee un giorno somigliar voi nell'ingegno, e nel sapere, felice il nostro sesso, e la vostra dottissima Patria*»<sup>88</sup>. Or, cet espoir concernant l'instauration d'une dynastie intellectuelle féminine était destiné à ne pas se réaliser. Parmi les enfants de Bassi, celui qui reprit le flambeau familial fut Paolo Veratti (1753-1831), médecin, sur lequel se concentrent essentiellement les documents; aucun renseignement sur le destin de sa sœur ne nous est parvenu. Bassi n'a pas laissé un témoignage comparable à ceux consignés dans la *Préface* de *La Fable des abeilles* et dans le *Discours sur le bonheur*. Elle évoque dans sa *praelectio* l'étrangeté de ses études par rapport aux occupations féminines traditionnelles, et revendique son droit à ne pas formuler, avec la cape d'hermine doctorale bien posée sur ses épaules, une (énième) apologie de son éducation<sup>89</sup>. Elle tient aussi à préciser à son auditoire, peut-être pour ne pas être assimilée aux enfants prodiges 'planifiés' par les parents pour le prestige de leur famille<sup>90</sup>, que sa vocation pour la philosophie est tout à fait spontanée, et qu'elle n'a pas entrepris les études et ce cursus universitaire pour la gloire ou le prestige; elle avoue, au contraire, qu'elle aurait souhaité garder le secret sur ces activités<sup>91</sup>.

Ni l'ambition personnelle, donc – en admettant la sincérité de ses propos<sup>92</sup> –, ni l'ambition 'féministe' de jouer le rôle de pionnière pour les femmes ne seraient au cœur de cette entreprise. Aucun autre document écrit par Bassi, parmi ceux que nous avons examinés jusqu'à présent, ne fait référence à la question du genre, à l'exception d'une page manuscrite de notes éparses, qui est évocatrice, sans être explicitement révélatrice. On y lit de courtes notices en italien et le titre d'un livre «Boccaccio: *Donne Illustri*»<sup>93</sup>. Les notices sont

<sup>87</sup> M. Cavazza, P. Govoni et T. Pironi (éds.), *Eredi di Laura Bassi*, Milano 2014.

<sup>88</sup> Francesca Manzoni à Laura Bassi, 6 mars 1740, dans G. Cenerelli, *Lettere inedite alla celebre Laura Bassi*, p. 88.

<sup>89</sup> E. Muceni, *Una ragazza in cattedra*, p. 311.

<sup>90</sup> Comme Maria-Gaetana Agnesi. On peut voir sur ces pratiques M. Bolufer, *Knowledge on Display: Aristocratic Sociability, Female Learning, and Enlightenment Pedagogies in Eighteenth-Century Spain and Italy*, «*Studies in Eighteenth-Century Culture*», 52, 2023, pp. 271-279.

<sup>91</sup> E. Muceni, *Una ragazza in cattedra*, p. 311.

<sup>92</sup> Confirmée par d'autres témoignages.

<sup>93</sup> *De mulieribus claris*: ouvrage de Boccace de 1362, qui, conçu comme réponse au *De viris illustribus* de Pétrarque contient la description des vies d'une centaine de femmes célèbres, de l'antiquité (Ève) au Moyen Âge.

consacrées respectivement à Costanza da Varano<sup>94</sup>, à sa fille, Battista Sforza<sup>95</sup>, et à Cassandra Fedele<sup>96</sup>, qui «*difese conclusioni nello studio di Padova*»<sup>97</sup>. Ces trois femmes ont un profil particulier: ce ne sont pas des Jeanne D'Arc, ni des Élisabeth ou des Thérèse D'Avila, mais des femmes de culture italienne qui, très jeunes<sup>98</sup>, se sont illustrées par leur savoir et leurs talents littéraires, et ont (Fedele) franchi le seuil de l'université. Elles sont, en somme, les ancêtres spirituelles de Bassi. Projetait-elle de rédiger une «galerie» des femmes savantes ? Elle donne l'impression, en tout cas, de vouloir rechercher des «semblables», et de se situer idéalement dans une généalogie bien précise, comparable, il nous semble, à la famille idéale des «âmes assez élevées» à laquelle Du Châtelet sent d'appartenir. L'identité de philosophe, qu'elles ressentent en elles, paraît ainsi jouer le rôle, dans la perception de la *professoressa* et de «Mme Newton», d'un principe de différenciation des autres femmes.

Si leurs parcours étaient susceptibles d'apporter un élan au 'féminisme' contemporain – ce qui s'est effectivement produit, comme en témoignent les poèmes cités et les biographies des femmes qui se sont inspirées d'elles<sup>99</sup> – Bassi et Du Châtelet ne semblent pas nourrir, en dépit de leur forte conscience de genre, l'intention de mettre leur propre expérience dans la philosophie et la science au service de la cause des femmes.

<sup>94</sup> Costanza da Varano (1426-1447) est une poétesse, mais elle a écrit également des lettres de sujet politique. Il est intéressant de rappeler qu'elle-même rédigea des éloges d'autres femmes (Cecilia Gonzaga et Isotta Nogarola) dans lesquels elle dressait une généalogie des femmes érudites et prônait l'accès des femmes aux études, à l'écriture et à l'enseignement en public. Voir J. Webb, *Hidden in Plain Sight: Varano and Sforza Women of the Marche*, dans K. McIver (éd.), *Wives, widows, mistresses, and nuns in early modern Italy: making the invisible visible through art and patronage*, Farnham 2012; C. H. Clough, *Daughters and wives of the Montefeltro: outstanding bluestockings of the Quattrocento*, «Renaissance Studies», 10, 1996, pp. 31-55. Sur les papiers inédits: M. Sciancalepore, *Educazione e politica nelle lettere di Costanza da Varano* in F. Schaffenrath et D. Sacré (éds.), *Acta Conventus Neo-Latini Albasitensis*, Leiden 2020.

<sup>95</sup> Battista Sforza (1446-1472) a été l'épouse d'un des plus grands mécènes du *Quattrocento*, Federico da Montefeltro. On lui reconnaît, outre des talents littéraires, une grande habileté politique. De nombreuses études lui ont été consacrées, parmi lesquelles nous signalons: M. Bonvini Mazzanti, *Battista Sforza Montefeltro, una «principessa» nel Rinascimento italiano*, Urbino 1993; Id., *La politica culturale di Battista Sforza*, in B. Cleri (éd.), *Bartolomeo Corradini (Fra' Carnevale) nella cultura urbinata del XV secolo*, Urbino 2004, pp. 45-68.

<sup>96</sup> Célèbre humaniste (1465-1558), elle étudia aussi la philosophie et fut vraisemblablement la première femme qui prononça un discours académique, à Padoue, imprimé sous le titre de *In Gymnasio Pataviino pro Bertuccio Lamberto Canonico Concordiensi liberalium artium insinia suscipiente*, Venezia, 1488. La renommée qu'elle acquit, l'amena à correspondre avec des hommes de lettres et des souverains de toute l'Europe. On peut lire ses *Orazioni ed epistole*, A. Fedele (éd.), Venezia 2010.

<sup>97</sup> «Défendit des conclusions [des thèses] dans le *studio* de Padoue» («Manoscritto miscellaneo», f. 11 v.).

<sup>98</sup> Comme elle; rappelons qu'elle obtint la charge de professeure à l'âge de 21 ans.

<sup>99</sup> L'exemple le plus significatif est celui de Dorothea Christiana Leporin (Mme Erxleben), qui miroïta le projet de devenir docteur en médecine encouragée par le succès de Bassi, dont elle fut informée par son précepteur Tobias Eckard (voir D. Leporin Erxleben, *Academische Abhandlung* [...], Halle 1755, p. 145). Après avoir affronté une série de difficultés personnelles elle soutint des thèses et devint docteur en médecine en 1754.

## 7. Accords et désaccords

Nous avons suivi la première partie des itinéraires biographiques de ces deux femmes et considéré les circonstances qui les ont supportées, ainsi que les motivations qui les ont animées dans la recherche d'une légitimation comme philosophes. Peut-on maintenant, en les envisageant comme des philosophes à part entière, rapprocher encore plus leurs portraits au point de rendre possible un dialogue entre leurs idées ? Nous nous essayerons à cet exercice par une modeste tentative, dont le but n'est autre que de montrer que la reconstruction d'un dialogue de nature strictement «philosophique» entre deux femmes philosophes du début du XVIII<sup>e</sup> siècle qui ont formulé des positions originales (c'est-à-dire qui n'adhèrent pas simplement aux idées d'un auteur ou d'une école) est possible. Deux obstacles principalement, l'un subjectif, l'autre objectif, peuvent compromettre la réussite de cet exercice: notre connaissance imparfaite des contributions scientifiques de Mme Du Châtelet, d'un côté, et, de l'autre, l'état lacunaire des écrits de Bassi, dont nous interrogerons essentiellement les textes manuscrits de ses cours publics. Nous nous limiterons ici à évoquer des aspects très généraux, et, en particulier, les interprétations de Du Châtelet et Bassi concernant l'épistémologie.

Le premier aspect autour duquel on peut esquisser une comparaison entre les deux philosophes est celui thématique dans la *praelectio* de Bassi, à savoir la *libido sciendi*. La soif de connaître, *investigandi ardor*, représente pour la professeure de Bologne le danger le plus pernicieux auquel on s'expose en se livrant à l'exercice de la philosophie, car cette passion insuffle dans l'esprit individuel l'illusion de pouvoir dépasser les limites, étroites, à l'intérieur desquelles la validité des connaissances peut être vérifiée et, donc, garantie<sup>100</sup>. Dans la pratique philosophique, la modération sert de contrepoids (ou d'antidote) à l'élan du désir de connaître, et elle doit être cultivée, tant pour des raisons épistémologiques qu'en vertu d'une exigence morale, car pour Bassi la recherche du savoir ne doit pas dépasser la recherche du bien ou entrer en conflit avec celle-ci. Du Châtelet n'a pas élaboré de réflexion comparable à celle de Bassi concernant cet *a priori* de toute recherche philosophique, mais la valeur qu'elle attribue à la passion de l'étude et l'attitude qu'elle exhibe dans certains de ses écrits suggère qu'elle n'apercevait aucun danger dans l'excès de cette passion, à laquelle elle donne libre cours même dans l'examen d'un objet «intouchable» telles les écritures. Sur ce point aussi les perspectives des deux femmes divergent, car pour Bassi:

[...] le philosophe doit avant tout veiller à ce que son entendement ne s'aventure, une fois ou l'autre, au-delà des limites de la nature humaine, et doit chasser l'illusion de pouvoir atteindre et examiner, au moyen d'un petit élan de la raison naturelle, les hauteurs inatteignables où se situent les connaissances qui relèvent de la religion et de la foi. Notre tâche, en tant que philosophes, n'est pas d'examiner ce genre d'objets. Les conciles, les théologiens, les Pères de l'Église, eux seuls ont reçu des espèces de vaisseaux

---

<sup>100</sup> Voir E. Muceni, *Entre libido sciendi et critique de la raison spéculative: Laura Bassi et le problème de l'autorité scientifique*, «Itinerari», 62, 2023, pp. 105-125.

pour s'aventurer en mer en toute sécurité et regarder, comme il est écrit, «*opera Domini et mirabilia ejus in profundo* [les œuvres de l'Éternel et ses merveilles au milieu de l'abîme]<sup>101</sup>.

La parfaite orthodoxie de ces propos ne paraît pas dictée par la nature du texte, car la foi de Bassi, qui était plongée dans un milieu très catholique, quoique ouvert au progrès scientifique, était authentique. Mme Du Châtelet se plait au contraire – et ce depuis son adolescence, comme on l'a vu – à relever les absurdités et les incohérences dans les écritures, en s'appropriant aussi les critiques des miracles de Woolston dans ses *Examens de la Bible*.

Certes, la religion positive est autre chose que la foi en l'existence de Dieu en tant que Créateur de cette nature dont les deux philosophes se proposent d'explorer le fonctionnement. Toutes les deux entrevoient d'ailleurs ce Créateur au bout de la recherche sur la nature. Pour Bassi, du moment que, à travers la connaissance de la vérité, nous poursuivons le bien, la science est une activité qui nous rapproche 'moralement' de Dieu, même si elle n'apporte aucune connaissance de théologie positive. Du Châtelet se montre plus confiante à ce propos, puisqu'elle écrit que «la connaissance des causes nous élève jusqu'au Créateur, & nous fait entrer dans le mystère de ses desseins»<sup>102</sup> et ose jeter un pont entre la physique et la théologie dans le deuxième chapitre des *Institutions de physique*, qui a pour titre «De l'existence de Dieu». Ces mystères restent, en revanche, rigoureusement inaccessibles pour Bassi qui prône une attitude d'humilité intellectuelle et impose des limites dogmatiques à la soif instinctive de savoir.

Du Châtelet paraît ne pas se rendre à ces limites, quoiqu'elle reconnaisse la faiblesse de l'esprit humain, car pour elle aussi: «Il y a vraisemblablement des vérités qui ne sont pas faites pour être aperçues par les yeux de notre esprit [...]»; c'est la raison pour laquelle il faut s'adresser prioritairement à la connaissance des phénomènes, à laquelle on accède par l'expérience, «ce bâton que la nature a donné à nous autres aveugles, pour nous conduire dans nos recherches»<sup>103</sup>. Bassi partage pleinement cette opinion; elle explique, en effet, à son auditoire qu'il «est permis [...] d'examiner de façon libre et confiante du moins les choses créées qui tombent sous nos sens, dont la plupart sont, en effet, à notre portée»<sup>104</sup> et dont nous pouvons découvrir et étudier «les nombreuses et variées transformations»<sup>105</sup> qui prennent le nom de «phénomènes». Toutefois, selon Bassi, l'étude des phénomènes comporte aussi des aspects qui dépassent les fins de la recherche et dont l'examen est incompatible avec les critères du savoir scientifiques; il s'agit notamment des aspects pour ainsi dire 'métaphysiques' de la physique, à savoir

---

<sup>101</sup> E. Muceni, *Una ragazza in cattedra*, pp. 314-315. La dernière citation, non littérale est tirée du *Psaume 106, 24-26*: «*Qui descendunt in mare in navibus, facientes operationem in aquis multis: Ipsi viderunt opera Domini, et mirabilia eius in profundo*».

<sup>102</sup> É. Du Châtelet, *Institutions de physique*, p. 48.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>104</sup> E. Muceni, *Una ragazza in cattedra*, p. 315.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 316.

la recherche des «causes» et des «principes cachés des choses créées» – concepts et ambitions dont, pour la professeure, il faudrait se dessaisir.

Pour Du Châtelet, en revanche, comme l'ont montré plusieurs études<sup>106</sup>, la physique ne peut pas se passer d'un support métaphysique et le prolongement de l'expérience dans des hypothèses métaphysiques serait une démarche intellectuelle indispensable pour avancer dans la connaissance scientifique. À l'opposée, Bassi nie la légitimité épistémologique du recours à toute forme d'élaboration métaphysique, qu'elle considère comme le domaine de l'incertitude, du doute et de l'opinion, où n'importe quelle hypothèse chimérique peut être échafaudée et adoptée comme une vérité inébranlable. C'est un discours poppérien *ante litteram*: tout ce qui n'est pas falsifiable n'est pas scientifique et doit être exclu du domaine de la recherche philosophique, car cela ne mène nulle part. L'attitude de Bassi nous paraît ainsi plus authentiquement expérimentale que celle de Du Châtelet. Les deux philosophes semblent donc incarner deux approches différentes, et également admises, à l'époque, en leur domaine d'étude: celle caractéristique d'une physique radicalement expérimentale, dans le cas de Bassi, et celle qui aboutit à une physique que l'on pourrait appeler 'spéculative', dans le cas de Mme Du Châtelet.

Pour finir, la comparaison de leurs écrits permet d'ébaucher une autre conclusion concernant la méthode d'étude de ces philosophes, à savoir leur éclectisme vis-à-vis des sources qu'elles utilisent. Bassi ne s'impose aucune limite doctrinale dans l'élaboration de ses leçons inaugurales: de Descartes, qu'elle ridiculise pour ses ambitions métaphysiques, elle récupère les principes de la méthode; de Malebranche, elle adopte l'interprétation de la connaissance comme un acte de la volonté et une forme de recherche du *sommmum bonum* ainsi que la liberté de corriger les maîtres; de Locke, elle absorbe la théorie de la connaissance; des philosophes qui cultivent la physique expérimentale, comme Torricelli, Galilée, Vallisneri (*et* Newton, qui n'est pas nommé cependant) elle reprend l'idée qu'il faut détourner la recherche des causes vers la détermination des lois qui président à la manifestation des phénomènes naturels. De plus, elle ne tient aucun compte du fossé virtuel qui sépare les anciens et les modernes, critère fondamental aux yeux de nombreux auteurs; la *lectio ordinaria* est éloquente en ce sens: Bassi construit son discours sur l'autorité de Platon, Cicéron, Quintilien,

---

<sup>106</sup> A. Reichenberger, *Émilie du Châtelets Institutions de physique*, Wiesbaden 2016 et plusieurs études d'Anne-Lise Rey: *La figure du leibnizianisme dans les Institutions de physique*, in *Émilie Du Châtelet, éclairages et documents nouveaux*, pp. 229-240; *Le leibnizo-newtonianisme: la construction d'une philosophie naturelle complexe dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. La méthode d'Émilie du Châtelet entre hypothèses et expériences*, «Dix-huitième siècle», 45, 2013, pp. 115-129; *La Minerve vient de faire sa physique*, «Philosophiques», 44, 2017, pp. 233- 253; *L'épistémologie inventive d'Émilie Du Châtelet*, «Revue d'Histoire des Sciences», 2, 2021, pp. 235-263.

Descartes, Francis Bacon, Jean-Baptiste Du Hamel, qui se côtoient dans la construction d'un savoir hors du temps, et sans identité nationale.

Une liberté dans l'approche des sources, et dans la manière d'adopter (partiellement et pas forcément dans l'intégralité) les autorités s'observe aussi dans les *Institutions* de Du Châtelet, où la physique newtonienne rencontre la métaphysique de Leibniz/Wolff et où est activement promue une attitude, pour ainsi dire, anti-chauviniste: «Quand il s'agit d'un livre de physique il faut demander s'il est bon, et non pas si l'Auteur est Anglois, Allemand ou François»<sup>107</sup>. Du Châtelet souligne cependant, indirectement, le rôle que joue le temps dans la recherche de la vérité dans le domaine de la physique, qui se présente comme une construction progressive dans laquelle les nouvelles idées surpassent les anciennes.

Des écrits de Bassi se dégage, en revanche, l'idée que la vérité n'appartient à aucune époque particulière, et que, quoique la connaissance de la philosophie naturelle soit une entreprise progressive et collective, les théories nouvelles ne sont pas toujours préférables aux anciennes – au contraire, elle critique l'engouement aveugle pour la nouveauté<sup>108</sup>; par ailleurs, elle souligne aussi que des acquisitions solides ont été faites déjà dans les temps anciens, où la technique a souvent devancé la théorie scientifique: les médecins ont employé les *lentes causticae* bien avant la fondation de la dioptrique.

## 8. «*Faciamus hic tria tabernacula!*» Note conclusive

À la lumière des observations précédentes, on peut imaginer que si cette réunion rêvée par Voltaire entre les deux Minerves avait eu effectivement lieu, leurs conversations sur la physique et sur l'épistémologie ne se seraient pas forcément déroulées «sans incident». Et, en cas de désaccord, il est certain pour nous que Bassi, malgré sa toute petite stature physique<sup>109</sup>, ne se serait pas inclinée devant l'«autorité» de Du Châtelet: nous révoquons ouvertement en doute l'affirmation selon laquelle la *professoressa* aurait utilisé les *Institutions de physique* dans le cadre de son enseignement<sup>110</sup>. Il est fort probable qu'une atmosphère d'empathie se serait installée entre ces deux philosophes qui, à cause de leur identité de genre, ont dû faire face à un dilemme cornélien: renoncer à poursuivre leur vocation, ou alors entreprendre un chemin le long duquel elles se seraient heurtées continuellement et inévitablement à cette force invincible qui voulait, mais ne put plus après leurs exploits respectifs, les repousser au-delà

---

<sup>107</sup> É. Du Châtelet, *Institutions de physique*, p. 7.

<sup>108</sup> E. Muceni, *Una ragazza in cattedra*, p. 317.

<sup>109</sup> Elle était dépeinte comme très («trop») petite, contrairement à Du Châtelet, décrite comme «trop» grande.

<sup>110</sup> <https://projectvox.org/du-chatelet-1706-1749/> et J. P. Zinsser, *Emilie Du Châtelet: Daring Genius of the Enlightenment*, London 2006, p. 235. Aucune source originelle pouvant justifier cette affirmation n'est citée dans l'ouvrage, ni sur le site.

de la «barrière»<sup>111</sup>. Et elles auraient toutes les deux applaudi Voltaire, mais Bassi peut-être plus vigoureusement encore que Du Châtelet, s'il avait pu déclamer devant elles que:

Toute secte, en quelque genre que ce puisse être, est le ralliement du doute et de l'erreur. Scotistes, thomistes, réaux, nominaux, papistes, calvinistes, molinistes, jansénistes, ne sont que des noms de guerre. Il n'y a point de secte en géométrie; on ne dit point un euclidien, un archimédien. Quand la vérité est évidente, il est impossible qu'il s'élève des partis et des factions. Jamais on n'a disputé s'il fait jour à midi. [...] On ne dit point en Angleterre, Je suis newtonien, je suis lockien, halleyen; pourquoi? parce que quiconque a lu, ne peut refuser son consentement aux vérités enseignées par ces trois hommes. [...] Voilà le caractère de la vérité: elle est de tous les temps; elle est pour tous les hommes; elle n'a qu'à se montrer pour qu'on la reconnaisse<sup>112</sup>.

Quel que soit, ajoutons, le genre de celui qui entreprend de la rechercher.

Elena Muceni  
Università degli Studi di Milano  
✉ elena.muceni@unimi.it

## Bibliographie

- Alekseev, M. P. 1961. *Bibliothèque de Voltaire: catalogue des livres*, Nauk, Izdat. Akad.
- Algarotti, F. 1737. *Il Newtonianismo per le dame, ovvero dialoghi sopra la luce e i colori*, Napoli [i.e. Venise], s.n.
- Anonyme. 1736. *L'Imperfection des femmes, tirée de l'écriture sainte et de plusieurs auteurs*, Menage, Chez Jean trop tôt marié.
- Astell, M. 1700. *Some Reflections upon Marriage* [...], Londres, John Nutt.
- Badinter, É. 1983. *Émilie, Émilie ou l'ambition féminine au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion.
- Badinter, É. 2022. *M. Du Châtelet fils: esquisse d'un portrait*, dans U. Kölving et A. Brown (éds.), *Émilie Du Châtelet, son monde, ses travaux*, Ferney-Voltaire, Centre International d'Étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, pp. 61-70.
- Bandiera, G. N. 1740. *Trattato degli studi delle donne*, Venezia, Pitteri.
- Bassi, L. 1732. *Theses de aqua corpore naturali. Elemento aliorum corporum. Parte universi*, Bologna, Della Volpe.

<sup>111</sup> Nous reprenons la métaphore de Du Châtelet citée au début de cette étude.

<sup>112</sup> *Dictionnaire philosophique*, Londres 1765 (première éd. 1764), pp. 80-81. Signalons que ce discours reprend des réflexions déjà exprimées dans l'*Éloge historique de Mme Du Châtelet*.

- Bassi, L. s.d., «Manoscritto miscellaneo», Fondo speciale Bassi Veratti, Bologna, Biblioteca dell'Archiginnasio, serie 6, cartone 6, fascicolo 2.
- Béchu, C. 2022. *Fils de... ou le parcours d'un Lorrain méconnu*, in U. Kölving et A. Brown (éds.), *Émilie Du Châtelet, son monde, ses travaux*, Ferney-Voltaire, Centre International d'Étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, pp. 71-90.
- Berti Logan, G. 1994. *The Desire to Contribute: An Eighteenth-Century Italian Woman of Science*, «The American Historical Review», 99, pp. 785-812.
- Bertucci, P. 2007. *Viaggio nel paese delle meraviglie. Scienza e curiosità nell'Italia del Settecento*, Torino, Bollati Boringhieri.
- Bolufer, M. 2023. *Knowledge on Display: Aristocratic Sociability, Female Learning, and Enlightenment Pedagogies in Eighteenth-Century Spain and Italy*, «Studies in Eighteenth-Century Culture», 52, pp. 279-271.
- Bonvini Mazzanti, M. 1993. *Battista Sforza Montefeltro, una «principessa» nel Rinascimento italiano*, Urbino, Quattroventi.
- Bonvini Mazzanti, M. 2004. *La politica culturale di Battista Sforza*, in *Bartolomeo Corradini (Fra' Carnevale) nella cultura urbinata del XV secolo*, B. Cleri (éd.), Urbino, Università degli Studi di Urbino, pp. 45-68.
- Brown, A. et U. Kölving, U. 2008. *À la recherche des livres d'Émilie Du Châtelet*, in *Émilie Du Châtelet, éclairages & documents nouveaux*, Kölving U. et Courcelle O. (éds.), Ferney-Voltaire, Centre International d'Étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, pp. 111-120.
- Cavazza, M. 1990. *Settecento inquieto. Alle origini dell'Istituto delle scienze di Bologna*, Bologae, Il Mulino.
- Cavazza, M. 1995. *Laura Bassi e il suo gabinetto di fisica sperimentale: realtà e mito*, «Nuncius», 10, pp. 753-715
- Cavazza, M. 2009. *Laura Bassi and Giuseppe Veratti: an electric couple during the Enlightenment*, «Contributions to science», 5, pp. 115-124.
- Cavazza, M. 2012. *Il laboratorio di casa Bassi Veratti*, in *Laura Bassi, emblema e primato nella scienza del Settecento*, L. Cifarelli et R. Simili (éds.), Bologna, Compositori, pp. 103-119.
- Cavazza, M., Govoni, P. et Pironi, T. 2014. *Eredi di Laura Bassi*, Milano, Franco Angeli.
- Cenerelli, G. 1885. *Lettere inedite alla celebre Laura Bassi, scritte da illustri italiani e stranieri*, Bologna, Tipografia G. Cenerelli.
- Ceranski, B. 1994. *Il carteggio tra Giovanni Bianchi e Laura Bassi, 1733-1745*, «Nuncius», 9, pp. 231-207.
- Ceranski, B. 1996. «*Und sie fürchtet sich vor niemandem*» *Die Physikerin Laura Bassi (1711-1778)*, New-York-Frankfurt, Campus.
- Clough C. H. 1996. *Daughters and wives of the Montefeltro: outstanding bluestockings of the Quattrocento*, «Renaissance Studies», 10, pp. 31-55.
- Cottegnies, L. 2008. (trad.) *Réflexions sur le mariage, à l'occasion de l'affaire du duc et de la duchesse de mazarin*, in *Mary Astell et le féminisme en Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle*, Lyon, ENS éditions, pp. 111-124.

- De Froulay de Tessé, R.-C.-V. 1840. *Souvenirs de la marquise de Créquy*, Paris, Delloye, 1840.
- De la Croix, D., Vitale, M. 2023. *Women in European academia before 1800 – religion, marriage, and human capital*, «European Review of Economic History», 27, pp. 506-532.
- Du Châtelet, É. 1740. *Institutions de physique*, Paris, Prault fils.
- Du Châtelet, É. 1741. *Zwo Schriften* [...], Louise Gottsched (trad.), Leipzig et Bern, Breitkopf.
- Du Châtelet, É. 2001. *Extrait d'un livre intitulé Discours sur les miracles de Jesus traduit de l'anglois*, in Th. Woolston, *Six discours sur les miracles de Notre Sauveur* [...], W. Trapnell (éd.), Paris, Champion.
- Du Châtelet, É. 2011. *Examens de la Bible*, B. E. Schwarzbach (éd.), Paris, Champion.
- Du Châtelet, É. 2014. *Discours sur le bonheur*, É. Badinter (éd.), Paris, Payot.
- Fedele, C. 2020. *Orazioni ed epistole*, A. Fedele (éd.), Venezia, Il Poligrafo.
- Frize, M. 2013. *Laura Bassi and Science in 18th Century Europe*, Berlin et Heidelberg, Springer.
- Gargam, A. 2009. *Savoirs mondains, savoirs savants: les femmes et leurs cabinets de curiosités au siècle des Lumières*, «Genre et Histoire», 5: en ligne.
- Gauvin, J.-F. 2006. *Le cabinet de physique du Château de Cirey*, in J. Zinsser et J. Candler Hayes (éds.), *Émilie Du Châtelet: rewriting Enlightenment philosophy and science*, Oxford, Voltaire Foundation, pp. 165-202.
- Hagengruber, R. 2019. *Relocating Women in the History of Philosophy and Science. Emilie Du Châtelet (1706-1749), Laura Bassi (1711-1778), and Luise Gottsched (1713-1762) in Brucker's Pinacotheca*, in S. Plastina, E. M. De Tommaso (eds.), *Filosofe e scienziate in età moderna*, Pisa-Roma, Fabrizio Serra, pp. 123-136.
- Iverson, J. 2008. *Une traduction allemande de l'échange sur les forces vives*, in U. Kölving et O. Courcelle (éds.), *Émilie Du Châtelet, éclairages & documents nouveaux*, Ferney-Voltaire, Centre International d'Étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, pp. 283-299.
- Jones D. (éd.) 2001. *Censorship*, New York, Routledge.
- Kawashima, K. *Émilie du Châtelet, entre anonymat et ambition*, «Pour la science», 557, en ligne.
- Kölving, U. 2018. *La correspondance d'Émilie Du Châtelet*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle.
- Lambertini, P. 1734. *De servorum Dei beatificatione et Beatorum canonizatione*, Bologna, Longhi.
- Leporin Exrleben, D. 1755. *Academische Abhandlung* [...], Halle, Gebauer.
- Mazzotti, M. (2008). *Mme Du Châtelet académicienne de Bologne*, in U. Kölving et P. Courcelle (éds.), *Émilie Du Châtelet, éclairages & documents nouveaux*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, pp. 121-126.

- Ménage, G. 1690. *Historia mulierum philosopharum*, Lyon, Anisson, Posuel, Rigaud.
- Muceni, E. 2022. *Entre libido sciendi et critique de la raison spéculative: Laura Bassi et le problème de l'autorité scientifique*, «Itinerari» 62, pp. 105-125.
- Muceni, E. 2022. *La Fable des abeilles d'Émilie Du Châtelet. Un manuscrit philosophique clandestin*, «La lettre clandestine», 30, pp. 69-41.
- Muceni, E. 2023. *Laura Bassi*, «Archivio delle filosofe», en ligne.
- Muceni, E. 2023. *Una ragazza in cattedra: la prolusione di Laura Bassi*, «Rivista di storia della filosofia», 2, pp. 299-342.
- Nastasi, P. 1982. *I primi studi sull'elettricità a Napoli e in Sicilia*, «Physis», 24, pp. 264-237.
- Nollet, J.-A. 1738. *Programme d'un cours de physique expérimentale*, Paris, Lemercier.
- Nollet, J.-A. 1743. *Leçons de physique expérimentale*, Paris, Guerin.
- Pellegrin, N. 2004. *Le polygraphe philogyne, à propos des dictionnaires de femmes célèbres au XVIII<sup>e</sup> siècle*, dans R. von Kulesa (éd.), *Études féminines / gender studies en littérature en France et en Allemagne*, Freiburg, Frankreich Zentrum, pp. 63-82.
- Picco, D. 2006. *L'éducation des filles de la noblesse française aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, in M. Figeac et J. Dumanowski (éds.), *Noblesse française et noblesse polonaise*, Maison des Sciences de l'Homme, pp. 475-497.
- Picco, D. 2018. *La monarchie française et l'éducation des filles nobles (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, «Encounters in Theory and History of Education», 19, pp. 51-35.
- Reichenberger, A., 2016. *Émilie du Châtelets Institutions de physique*, Wiesbaden, Springer.
- Rey, A.-L. 2017. *La Minerve vient de faire sa physique*, «Philosophiques», 44, pp. 233- 253.
- Rey, A.-L. 2021. *L'épistémologie inventive d'Émilie Du Châtelet*, «Revue d'Histoire des Sciences», 2, pp. 235-263.
- Rey, A.-L. 2008. *La figure du leibnizianisme dans les Institutions de physique*, in U. Kölving et O. Courcelle (éds.), *Émilie Du Châtelet, éclairages & documents nouveaux*, Ferney-Voltaire, Centre International d'Étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, pp. 229-240.
- Rey, A.-L., *Le leibnizo-newtonianisme: la construction d'une philosophie naturelle complexe dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. La méthode d'Émilie du Châtelet entre hypothèses et expériences*, «Dix-huitième siècle», 45, pp. 115-129.
- Sciancalepore, M. 2020. *Educazione e politica nelle lettere di Costanza da Varano*, in F. Schaffenrath et D. Sacré (éds.), *Acta Conventus Neo-Latini Albasitensis*, Leiden, Brill.
- Seguin, M. S. 2022. *Émilie Du Châtelet et l'univers de la philosophie clandestine: la «collection Du Châtelet»*, in U. Kölving et A. Brown (éds.), *Émilie Du Châtelet, son monde, ses travaux*, Ferney-Voltaire, Centre International d'Étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, pp. 237-247.

- Seguin, M. S., 2022, *Du nouveau sur la bibliothèque Du Châtelet*, «La Lettre clandestine», 30, pp. 117-141
- Simili, R. 2008. *In punta di penna. Donne di scienza e di cultura fra cosmopolitismo e intimità meridionale*, dans *La scienza nel mezzogiorno dopo l'Unità d'Italia*, Soveria Mannelli, Rubbettino, pp. 27-89.
- Sonnet, M. 1987. *L'éducation des filles au temps des Lumières*, Paris, Cerf.
- Sonnet, M. 1988. *L'éducation des filles à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle: finalités et enjeux*, in *Problèmes de l'histoire de l'éducation. Actes des séminaires organisés par l'École française de Rome et l'Università di Roma La Sapienza*, Rome, Publications de l'École française de Rome, pp. 78-53.
- Vallisneri, A. 1729. *Discorsi accademici di vari autori viventi*, Padova, Manfrè.
- Van Deinsen, L. 2024. *Female Faces in the Fraternity. Printed Portraits Galleries and the Construction and Circulation of Images of Learned Women in the Republic of Letters*, in M. Bolufer, L. Guinot-Ferri, C. Blutrach (éds.), *Gender and Cultural Mediation in the Long Eighteenth Century. New Transculturalisms, 1400–1800*, Cham, Palgrave Macmillan, pp. 123-149.
- Voltaire, 1765. *Dictionnaire philosophique*, Londres, s.n,
- Voltaire. 1736. *Alzire: ou les Américains*, Amsterdam, Desbordes.
- Webb J. 2012. *Hidden in Plain Sight: Varano and Sforza Women of the Marche*, in Katherine McIver (éd.), *Wives, widows, mistresses, and nuns in early modern Italy: making the invisible visible through art and patronage*, Farnham, Ashgate.
- Ziegler, C. M. 1739. *Vermischte Schriften*, Göttingen, Universitäts Buchhandlung.
- Zinsser, J. P. 2006. *Emilie [sic] Du Châtelet: Daring Genius of the Enlightenment*, London, Penguin Books.